

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Les origines de la Nationalité belge
La défense de la Belgique
Un document sur le Mexique
De pauvres vies
Paris...
La chapelle du souvenir
Le dernier état de la Peinture
Maurice Barrès
Un panégyrique de l'abbé Bremond
La renaissance de Machiavel

Vicomte Charles Terlinden
Comte Louis de Lichtervelde
Jules Leclercq
Vicomte Ch. du Bus de Warnaffe
Baron Em. van der Elst
Martial Lekeux
Marcel Schmitz
André M. de Poncheville
Charles d'Ydewalle
Harvey Wickham

Les idées et les faits : Chronique des idées : L'Unité de l'Église et le Protestantisme, Mgr J. Schryngens. — Grande-Bretagne. — Irlande,

La Semaine

◆ Grande manifestation du petit commerce. Revendications diverses et même contradictoires. Une armée de mécontents a parcouru les grandes artères de la capitale. Du mécontentement : c'est tout ce qu'avaient en commun ces milliers de citoyens dont les intérêts particuliers sont atteints par les lois fiscales actuelles.

Intérêts particuliers lésés, tel est bien le caractère dominant de ce cortège du 8 novembre. Qu'en penser du point de vue de l'intérêt général du pays?

Ceci d'abord : qu'à heurter et brimer beaucoup d'intérêts particuliers, un gouvernement finit par devenir une nuisance générale. Il est incontestable que notre régime fiscal actuel avec son système d'inquisition qui livre à l'État tous les secrets de tous les citoyens, est un régime odieux et indéfendable, d'autant plus indéfendable qu'il heurte de front nos traditions les plus chères.

Le Progrès (avec un grand P), le développement de la personne humaine (comme disent les Pontifes de l'Évolution) ont réussi à faire de la vie en société un esclavage toujours plus lourd. Les règlements, les défenses, les restrictions, les obligations se multiplient. Plus l'homme se civilise (comme ils disent) et moins on lui permet l'usage, même légitime, de sa liberté.

La civilisation contemporaine a tourné en étatismisme, c'est-à-dire en domestication. L'État se m le de tout et à propos de tout.

Les intérêts particuliers qui ont protesté mardi ont protesté avec raison contre cette plaie moderne de l'étatismisme. Ce qui ne veut pas dire, toutefois, que tous ces intérêts étaient également intéressants et respectables. Il y a des intérêts particuliers opposés à l'intérêt général et la Fédération Nationale des Ligues ouvrières féminines chrétiennes, groupant plus de 100,000 membres, est venue rappeler heureusement ces jours-ci :

1^o Que le bien général prime le bien particulier;

2^o Que si les protestataires ont des revendications à faire valoir, celles-ci ne peuvent, de toute façon, se justifier si elles occasionnent un tort considérable à la Société;

3^o Que la santé et la moralité d'un peuple sont des éléments indispensables au bien-être du pays et doivent, par conséquent, être placés au-dessus des intérêts particuliers.

Arrière donc les revendications qui veulent que les Belges soient libres de boire de l'alcool à satiété. Dans leur lettre au Roi, les protestataires ont déclaré que si le peuple belge boit moins d'alcool depuis la loi de 1919, ce n'est pas à cette loi qu'il faut attribuer ce résultat « heureux » (tiens, tout de m me!) mais... au prix élevé des boissons alcooliques « facteur qui constitue le véritable régulateur de la consommation ».

Oh! candeur!... Et quelle méconnaissance de la psychologie humaine...

Et il parait que fermer les cafés à 1 heure du matin est... anti-constitutionnel!

La vérité c'est que trop de commerçants ne demandent qu'à exploiter les faiblesses de leurs compatriotes. Revendication particulière nettement contraire, celle-là, à l'intérêt général.

Un calicot portait en lettres flamboyantes : « la liberté engendre la modération! » Il est difficile de se tromper plus lourdement en aussi peu de mots. Pour nous en tenir au domaine commercial,

la liberté, c'est l'homme s'employant à faire argent de tout et par tous les moyens. Cette liberté-là c'est le retour à la barbarie.

◆ La lutte scolaire continue au Conseil communal de Bruxelles. M. Victor Wauquez a dénoncé une nouvelle fois l'odieux sectarisme de ceux qui agissent derrière l'inexistant échevin de l'Instruction publique.

En violation de la loi scolaire, les colonies scolaires catholiques ont été frustrées de 468,000 francs.

M. Wauquez les réclame...

D'autre part, la Commission des Finances a voté l'inscription au prochain budget des 750,000 francs réclamés par les écoles, livres de Bruxelles pour le chauffage et l'éclairage de leurs locaux.

Comment nos bons francs-maçons s'y prendront-ils pour parer ces deux coups?...

◆ L'archiduc Albert de Hongrie est venu remercier la Belgique catholique de l'aide apportée à 18,000 petits enfants hongrois qui ont pu refaire, au sein de familles belges, une santé gravement compromise par les privations de la guerre et de l'après-guerre.

Quelle belle chose que la charité chrétienne! A l'appel du Cardinal Mercier, des milliers de catholiques ont reçu dans leurs foyers, pendant des mois et des années, les enfants de ceux qui, hier, combattaient parmi nos ennemis...

La belle œuvre de l'hospitalisation des enfants hongrois aura montré que pour nos populations chrétiennes les enseignements de l'Évangile ne sont pas de vains mots : pardonner les offenses, rendre le bien pour le mal...

◆ « Où il est démontré, avec éclat que la Monarchie est la forme de gouvernement la plus humaine et la plus naturelle... », écrivoient nous ici au lendemain du mariage du duc et de la duchesse de Brabant.

Un journaliste français qui vient d'assister aux fêtes vraiment royales au milieu desquelles s'est déroulé le mariage du duc de Pouille et de la princesse Anne de France, mariage célébré avec un faste magnifique, rentre dans son pays avec la même impression : le peuple ne jalouse pas naturellement le luxe de ses chefs. Il ne hait pas spontanément leur autorité. L'abjecte envie démocratique est une maladie ignominieuse, douloureuse aussi, inoculée par le régime et ses sophistes.

◆ Libre évidemment à un quelconque millionnaire qui se prétend ami de la Belgique d'édifier à Paris un home pour étudiants belges. Mais il reste permis de regretter que cet « amour » qu'on porte à notre pays ne se soit pas manifesté plus intelligemment dans le cas de M. Biermans-Lapôte, et qu'au lieu de borner ses largesses à faciliter aux jeunes intellectuels belges, désireux de compléter à Paris une formation intellectuelle régulièrement terminée dans une université de chez nous, le mécène bien intentionné mais mal inspiré ait fondé, en plus, des bourses en faveur de Belges allant faire toutes leurs études à Paris, ce qui déracinera et dénationalisera leurs bénéficiaires. On peut déplorer aussi, que tout le statut d'une fondation pro-belge s'inspire de préoccupations nettement anticléricales et antiflamandes, donc anti-belges.

Origines de la Nationalité belge

et

Rôle international de la Belgique

Nous sommes heureux de donner aux lecteurs de la Revue catholique la primeur des pages qui serviront d'introduction à une Histoire de la Belgique depuis 1830, à paraître incessamment à la librairie Dewit. Chaque chapitre des trois volumes de cet ouvrage, dû à l'initiative de M. l'abbé Deharveng, sera rédigé par un spécialiste. Les collaborateurs de cette importante publication sont : M. A. De Ridder, le major B. E.-M. baron Verhaegen, les professeurs Baudhuin, Defourny, Doutrepoint, G. Eeckhout, Grégoire, Noël, Terlinden, le Rév. P. de Moreau, le comte L. de Lichtervelde, MM. Jos. Destrée, Gollier, C. Leclère et Van Puyvelde.

Pour comprendre les péripéties qui se déroulèrent autour de la formation du royaume de Belgique en 1830 et 1831, il importe de connaître les deux facteurs, en apparence contradictoires, qui se trouvaient en présence : d'une part, la volonté des Belges, opprimés par la domination française et par le régime hollandais, de voir consacrer, d'une façon définitive, la complète indépendance conquise par la révolution de 1830; d'autre part, la nécessité pour l'Europe de faire du nouvel Etat un élément permanent de paix et d'équilibre. Pour saisir l'importance de ces deux éléments, il nous faut rappeler tout d'abord comment s'était formée la nationalité belge et voir ensuite comment naquit le rôle international de la Belgique

* * *

Beaucoup d'écrivains, en France surtout, affectent de ne pas considérer la Belgique comme nation antérieurement à la révolution de 1830, qui lui a donné sa forme actuelle dans le droit international. Il importe de dissiper toute équivoque à ce sujet. Sans pouvoir, comme la France et le Saint-Empire romain de la nation germanique, faire remonter ses origines comme nation à la dislocation de l'empire de Charlemagne, on peut établir cependant, d'une façon irréfutable, que la nationalité belge est plus ancienne que celle de nombreux Etats européens et qu'elle existe, en fait, depuis le XV^e et, en droit, depuis le XVI^e siècle. Même antérieurement à leur réunion sous le sceptre de Philippe le Bon, les principautés féodales, nées du morcellement consécutif à la décadence de l'empire carolingien et du royaume de Lotharingie, bien qu'indépendantes et sans lien politique solide entre elles, offraient cependant, en dépit de différences ethniques et linguistiques, plusieurs des caractères inhérents à une nation et se virent, en maintes circonstances, obligées de se grouper et de s'entendre, soit pour des raisons d'ordre politique, soit principalement sous la force inéluctable des facteurs économiques. La force d'attraction exercée par le port de Bruges sur la plupart de nos provinces, l'importance économique de la grande voie

commerciale tracée, à la fin du XI^e siècle, pour unir le littoral aux vallées de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin, la diffusion de la draperie dans toutes les localités susceptibles de voir se développer cette industrie, la solidarité unissant les villes industrielles aux régions agricoles chargées de leur fournir leur subsistance, les échanges continuels entre les drapiers flamands et les métallurgistes wallons, avaient, dès le Moyen Age, créé des liens solides entre toutes les principautés composant le territoire actuel de la Belgique.

La politique de Jacques van Artevelde, caractérisée par les traités d'alliance conclus en 1337 et en 1339 entre la Flandre, le Brabant et le Hainaut, est, peut-on dire, avant la lettre, une politique belge.

L'union de fait entre toutes les provinces belges, à part la principauté épiscopale de Liège et la principauté abbatiale de Stavelot-Malmédy, fut, on le sait, l'œuvre de Philippe le Bon. Ce Prince s'appliqua immédiatement à consolider cette union purement personnelle en dotant le pays d'institutions centrales. La convocation d'Etats généraux, réunissant les députés de toutes les provinces, la création de conseils administratifs et judiciaires, dont le ressort était plus étendu que les limites des anciennes principautés, les restrictions mises à l'autonomie des communes et des grands seigneurs, l'organisation d'une armée permanente, aboutirent à la concentration des pouvoirs et à la formation définitive de la nation. Aussi est-ce à juste titre que Juste-Lipse a décerné au grand duc d'Occident le titre de fondateur de la Belgique, *Conditor Belgii*.

On sait comment les échecs de Charles, injustement surnommé le Téméraire, alors que son seul tort fut d'avoir eu des vues plus larges que ne le permettait la mesquinerie des conceptions politiques de ses sujets, et la mort prématurée de ce Prince sous les murs de Nancy, empêchèrent la création d'un vaste royaume unifié, s'étendant du Zuyderzée aux Alpes et séparant définitivement la France de l'Allemagne. Le triomphe des conceptions politiques du Téméraire eût ainsi constitué un élément stable de paix en Europe.

L'œuvre d'unification nationale était cependant assez solide pour résister à la crise terrible qui éclata pendant la minorité de Marie de Bourgogne. Maximilien et Philippe le Beau reprirent le programme de leurs prédécesseurs et Charles-Quint, après avoir, par ses victoires, enlevé à François I^{er} Tournai, sentinelle avancée dans la vallée de l'Escaut, et affranchi la Flandre et l'Artois de tout lien de vassalité vis-à-vis de la France, donna un statut juridique à l'unité de fait établie par Philippe le Bon. Par la *Transaction d'Augsbourg* du 26 juin 1548, il constitua de l'ensemble de nos provinces le *Cercle de Bourgogne* et, tout en laissant à

celui-ci le caractère d'Etat indépendant et souverain, le faisait entrer dans le droit public européen en le plaçant sous la protection de l'Empire, obligé de le défendre en cas d'agression, précisant ainsi la situation des Pays-Bas à l'égard de la France et de l'Allemagne.

En même temps, pour établir sur une base juridique la solidité de l'Etat fédératif constitué par nos anciennes principautés, Charles-Quint, par sa *Pragmatique sanction*, proclamée le 4 novembre 1549, ordonna que « toutes les provinces demeuraient toujours sous un même prince, pour être tenues en une masse ».

Déjà antérieurement, en 1531, il avait créé, pour l'ensemble du pays, des Conseils collatéraux, sorte de ministères qui, jusqu'en 1479, allaient rester les rouages principaux de la politique et de l'administration centrale de la Belgique.

A cette œuvre d'unification et de centralisation réalisée par nos deux plus grands souverains de l'ancien régime, allait correspondre, dans le même sens d'unité, l'œuvre des Etats généraux, organes de la nation tout entière. Paralysées au début par un esprit particulariste qui leur enlevait toute initiative propre et tout moyen d'agir en commun, ces assemblées prennent, au cours du règne de Charles-Quint, de plus en plus de cohésion et d'importance et deviennent des agents actifs d'unité nationale. Les Etats généraux acceptèrent sans difficulté la Transaction d'Augsbourg et la Pragmatique sanction; par l'octroi de subsides, ils soutinrent la politique interne comme externe de l'Empereur, et c'est devant eux que le grand monarque abdiqua en installant son successeur Philippe II. L'influence prépondérante aux Etats généraux de la députation du Brabant, dans laquelle siégeaient, à côté des représentants d'Anvers, centre économique de la vie de toutes les provinces, les principaux seigneurs des Pays-Bas, contribua beaucoup à ce mouvement vers l'unité nationale. L'idée pénètre dans les masses et les termes « patrie » et « généralité » s'introduisent dès le milieu du XVI^e siècle dans le vocabulaire politique.

La solidité de cet esprit national est prouvée par le fait que, lorsque commence l'opposition à Philippe II, cette opposition, ne revêt nulle part un caractère particulariste. Aux Etats généraux de 1557, le bourgmestre d'Anvers, van Straelen, dirige la résistance contre les tendances jugées trop hispanisantes du nouveau Souverain, et l'assemblée, soucieuse de maintenir, en face de l'Espagne, l'indépendance nationale, demandait, avec le maintien des privilèges financiers des provinces, que l'armée fût composée, pour les deux tiers au moins, de soldats indigènes et que la garde des forteresses et villes frontières fût confiée aux chevaliers de la Toison d'or ou à des seigneurs du pays.

Toute la révolution contre Philippe II est empreinte de ce caractère national, bien plus que d'un caractère religieux. C'est la « généralité » tout entière, qui lutte contre le Roi désireux de soumettre les Pays-Bas au même régime politique que ses autres Etats. Un moment même, à la mort de Requesens, on peut croire au triomphe de la cause nationale. La Pacification de Gand doit mettre fin aux querelles religieuses, la Belgique semble maîtresse de ses destinées et les Etats généraux, détenant tous les pouvoirs, dictent à don Juan les clauses de l'Edit perpétuel de Marche, assurant ainsi, en fait, l'indépendance complète du pays. C'est le prince d'Orange, avec ses visées trop personnelles, ce sont la Hollande et la Zélande, jalouses de leur prospérité commerciale et peu désireuses de se solidariser avec les autres provinces, dont les intérêts économiques diffèrent des leurs, ce sont les calvinistes peu respectueux de la Pacification de Gand, ce sont Hembyze et Ryhove, avec leurs tentatives d'établir une république séparée, qui provoquent le déchirement de la généralité et poussent les catholiques, groupés dans l'Union d'Arras, à se réconcilier avec le Roi. Bientôt l'Union d'Utrecht, en coupant l'ancien Etat bour-

guignon en deux tronçons hostiles l'un à l'autre et séparés par tant de points de divergences sur les terrains économique, politique et religieux, va donner aux provinces spécifiquement belges plus d'homogénéité et une meilleure conscience d'elle-même. L'esprit national ne fera que s'accroître davantage et l'éphémère indépendance dont jouit notre pays sous le sceptre d'Albert et d'Isabelle, à qui l'acte de cession de 1598 interdisait bien soigneusement tout démembrement du territoire, ne fait que développer, dans une atmosphère de renaissance religieuse, artistique, intellectuelle et économique, le sentiment d'unité nationale.

Malheureusement, si, au point de vue interne, la vie politique de notre pays se développait, dans le sens d'une unité nationale de plus en plus complète, comme le prouvent les tendances vers l'unification du droit et surtout le fameux Edit perpétuel de 1611, par contre, au point de vue de la politique internationale, la Belgique avait cessé, depuis la mort de Charles le Téméraire, de pouvoir jouer un rôle indépendant. Unies à titre personnel à des souverains de pays plus importants, nos provinces, même pendant le règne des Archiducs, allaient devenir une position avancée pour la politique des Habsbourg dans le Nord-Ouest de l'Europe. En même temps, par leur situation géographique et leur caractère de pays de plaine, facile à envahir, elles constituaient une proie tentante pour la puissance à qui le génie d'Henri IV, de Richelieu et de Mazarin allait donner le premier rang dans la politique internationale. Mais, autant la France avait intérêt à conquérir la Belgique pour réaliser son rêve séculaire des frontières naturelles, autant les autres Puissances avaient intérêt à l'en empêcher pour qu'elle ne devint trop prédominante en Europe. Ainsi la Belgique était-elle condamnée à devenir un perpétuel champ de bataille et, pour être purement passif, son rôle dans la politique internationale n'en était pas moins d'une importance capitale pour toutes les grandes Puissances.

* * *

La politique de Richelieu, continuée par Mazarin, avait abouti, en 1648, à la suite de la conclusion des fameux traités de Westphalie, à établir sur les ruines de l'impérialisme des Habsbourg, la prépondérance de la France en Europe. Très sagement, ces hommes d'Etat étaient parvenus à établir cette prépondérance sur le principe de l'équilibre européen : les grandes Puissances se faisant mutuellement contre-poids et la primauté de la France se basant sur la diplomatie plus que sur la force des armes, en s'appuyant sur les petits Etats pour tenir en respect les grands. Mais, dès que Louis XIV eut pris personnellement le pouvoir, il renonça à cette politique d'équilibre, génératrice de paix, il répudia l'idée mise en avant par Richelieu et par Mazarin d'ériger la Belgique, arrachée à l'Espagne incapable de la défendre, en une république indépendante et neutre, et reprit une politique d'impérialisme en tentant de profiter de la décadence de plus en plus complète de la monarchie espagnole pour réaliser la conquête des frontières naturelles et atteindre la rive gauche du Rhin. Cette politique d'annexions mettait en question le principe même de l'équilibre. En dépit de la triste situation dans laquelle elle se trouvait, au point de vue politique et économique, dans la seconde moitié du XVII^e siècle, la Belgique formait, en quelque sorte, le nœud vital de la politique européenne. Si des mains de l'Espagne, affaiblie et incapable depuis le traité des Pyrénées de se servir encore de nos provinces pour dominer le Nord-Ouest de l'Europe, la Belgique passait sous la domination d'un prince ambitieux, énergique et puissant, l'équilibre était détruit et la prépondérance de la France cessait d'être une prépondérance diplomatique pour devenir une prépondérance militaire, basée sur un esprit de conquête dangereux pour toutes les autres puis-

sances. C'est pourquoi ce principe même de l'équilibre, jadis prôné contre les Habsbourg par la France, se retourna automatiquement contre celle-ci et les petites puissances, jusqu'alors ses fidèles clientes, prirent l'initiative de coalitions destinées à résister à l'impérialisme français. C'est ainsi que, le 23 janvier 1668, lors de la guerre de Dévolution, la Hollande et la Suède s'unirent à l'Angleterre pour arrêter les progrès des armes de Louis XIV en Belgique. C'était la Hollande surtout, faible au point de vue militaire, mais très enviée à cause de ses richesses, qui était menacée par les conquêtes de la France. Il n'était pas douteux que l'occupation de la Belgique par les armées du Grand-Roi n'eût été, à brève échéance, suivie par la conquête des Provinces-Unies. C'est ce que comprennent fort bien les hommes d'Etat hollandais. A la politique dirigée contre l'Espagne, politique qui leur avait valu la maîtrise des bouches de l'Escaut et l'annexion du Brabant septentrional, de Maestricht et des pays d'Outre-Meuse, ils substituèrent une politique défensive contre la France et conçurent l'idée de faire de la Belgique une barrière, un Etat tampon, destiné à servir de champ-clos et, en cas de victoire de la France, à payer par des morcellements continuels de territoire à sa frontière méridionale la sauvegarde et l'intégrité des Provinces-Unies. Pour que notre pays se résignât à ce rôle ruineux et humiliant, il fallait qu'il restât faible et pauvre et, comme il ne pouvait être question pour la Hollande de placer nos provinces sous sa sujétion politique, ce que la faiblesse de l'Espagne rendait du reste inutile, elle prit soin de nous tenir dans un état complet de vassalité économique, en nous privant, par la fermeture de l'Escaut et par l'occupation de Maestricht, de nos débouchés vers la mer et de notre accès par voie terrestre vers la vallée du Rhin, paralysant ainsi tous nos efforts de relèvement industriel et commercial.

Comme cette politique de barrière, éminemment favorable à la Hollande, correspondait au concept de l'équilibre européen, les hommes d'Etat néerlandais n'eurent aucune peine à la faire prévaloir dans les chancelleries des Puissances coalisées contre Louis XIV et à la faire admettre par l'Espagne elle-même dans le traité d'alliance conclu le 30 août 1673, au cours de la guerre de Hollande. L'avènement du stadhouder Guillaume III au trône d'Angleterre fortifia encore cette idée et, dans le traité du 7 septembre 1701, au début de la guerre de Succession d'Espagne, l'Empire, l'Angleterre et la Hollande s'allièrent pour reconquérir la Belgique et la faire servir « de digue, de rempart et de barrière pour séparer et éloigner la France des Provinces Unies, comme par le passé ». La solidarité d'intérêts politiques existant entre la Hollande et l'Angleterre, puissance qui contrôlait, à cette époque, le mécanisme de l'équilibre européen, rendit ce système de barrière définitif. Un traité secret conclu en 1709 affecta la Belgique entière à ce rôle de barrière et, en dépit des efforts tentés par les délégués des Etats de Brabant, de Flandre et de Hainaut auprès des plénipotentiaires alliés, le traité, signé à Utrecht, le 11 avril 1713, entre Louis XIV et les Provinces-Unies stipulait que le Roi très-chrétien remettrait aux Etats-Généraux tout ce que lui et son allié, l'électeur de Bavière, possédaient encore « des Pays-Bas communément appelés espagnols ». De leur côté, les Etats s'engageaient à transporter l'ensemble de nos provinces à la maison d'Autriche, aussitôt « qu'ils seraient convenus avec elle de la manière dont il leur servirait de barrière et de sûreté. »

Ainsi, obligé de négocier avec les Provinces-Unies pour entrer en possession de notre territoire, Charles VI dut se résigner, le 15 novembre 1715, à signer le traité d'Anvers, qui transformait la Belgique en barrière au profit de la Hollande. Celle-ci avait le droit d'entretenir aux frais des provinces belges, une garnison « privative » à Namur, Tournai, Menin, Furnes, Warneton, Ypres

et dans le fort de Knocke, et garnison mixte à Termonde. De plus l'Escaut était fermé et les droits de douanes restaient « provisoirement immuables », au plus grand profit du commerce hollandais. L'Autriche recevait donc notre pays réduit à un état de véritable vassalité politique et économique au profit de nos voisins du Nord.

Ce rôle de barrière militaire assigné à la Belgique, tout en couvrant immédiatement la Hollande, protégeait en même temps le principe même de l'équilibre européen contre la seule Puissance capable, à cette époque, de le mettre en péril. C'est ce qui explique l'appui donné par l'Angleterre aux Provinces-Unies dans ces négociations.

Cependant, sur un point, les intérêts de l'équilibre européen se conciliaient avec ceux de la nationalité belge. Pour jouer ce rôle de barrière, la Belgique devait nécessairement former un bloc compact. C'est pourquoi, l'article 1^{er} du traité d'Anvers stipulait formellement que toutes nos provinces étaient cédées à l'Empereur « pour ne composer qu'un seul indivisible et inaliénable domaine ». Ainsi, notre unité nationale était érigée en principe du droit public européen, en même temps que se précisait le rôle international de notre pays.

VICOMTE CH. TERLINDEN
Professeur à l'Université de Louvain

CHRONIQUE POLITIQUE (1)

La défense de la Belgique

La défense de la Belgique n'est pas seulement un problème de politique intérieure, c'est, qu'on le veuille ou non, un problème européen. Si l'on se place sur le plan international, on reconnaîtra que le souci d'interdire l'accès de notre territoire à des armées étrangères a été un des motifs déterminants du traité de Locarno qui a tenté de donner à l'Europe occidentale un statut définitif. Les Puissances ont fait leur part en proclamant la démilitarisation du Rhin et en garantissant l'intangibilité de nos frontières; il s'agit de savoir aujourd'hui quelle contribution pratique la Belgique apportera elle-même à la réalisation de ce double objet qui intéresse au premier chef la sécurité de la France et celle de l'Angleterre.

Comme l'a dit le comte de Broqueville dans un discours retentissant, la position de la Belgique est, au point de vue strictement militaire, moins avantageuse encore qu'en 1914. Les fortifications de la Meuse n'existent plus; les progrès de la navigation aérienne ont mis les centres nerveux de notre activité économique et sociale à la merci d'une attaque brusquée. Une vaste organisation de protection doit être mise sur pied si on ne veut pas que la Belgique, après l'évacuation prochaine des territoires occupés, ne devienne un champ ouvert à l'invasion, un réservoir de matériel humain pour la déportation et de matières premières pour les réquisitions d'un ennemi sans scrupules.

Il nous appartient de mesurer les risques qui nous menacent et d'apprécier la prime d'assurance que nous pouvons raisonnablement payer. Mais nous ne sommes pas seuls en cause et c'est ce qui

(1) Chronique de quinzaine.

donne à la question militaire toute sa gravité. La grande guerre, confirmant les leçons de l'histoire, a démontré que plus que jamais la possession du territoire belge assure au belligérant assez habile ou assez fort pour y prendre pied un avantage marqué. De la côte de Flandre, une grande puissance tient l'Angleterre et tout l'Empire britannique sous une menace directe. La route de Paris passe par Bruxelles. Comment ne s'inquiéterait-on pas de savoir si la Belgique se met en mesure de placer ces atouts décisifs à l'abri d'un coup de main ou si elle se résout à un rôle passif dans les conflits à venir?

Il faut analyser les mots dont un usage fréquent a pour ainsi dire effacé le sens profond. On dit d'un Etat qu'il constitue une Puissance. Ce terme évoque l'idée de quelque chose d'actif, de vivant, bien éloigné d'un simple objet de marchandage ou de troc. La Belgique de l'ancien régime, malgré la large autonomie dont elle ne cessa de jouir, malgré le rayonnement de sa civilisation particulière, n'atteignit point, dans le droit public, le stade auquel est réservée cette dénomination. Elle demeura, hélas, à une catégorie inférieure, ce qu'un grand historien a appelé une matière à traités et à partages successifs. En 1830, la Belgique est enfin devenue une Puissance et le Royaume, en défendant sa neutralité et ses droits « par tous les moyens en son pouvoir », comme disait l'immortelle réponse à l'ultimatum allemand, a marqué la différence des temps.

Rôle actif ou rôle passif, il faut choisir. Nous faisons volontairement abstraction pour un moment de toute question de patriotisme et de sentiment et nous traitons le problème sous l'angle réaliste d'un étranger.

Si la Belgique se résigne à ne jouer dorénavant qu'un rôle passif, ou si elle adopte un système militaire qui implique l'abandon immédiat de la ligne de la Meuse, il n'y a pas à se dissimuler que les raisons qui actuellement obligent la France et l'Angleterre à s'intéresser à son indépendance prouveraient presque toute leur force. La solution de 1830 cesserait d'être la meilleure pour ces deux voisins et l'on verrait aussitôt les amateurs de combinaisons nouvelles se mettre à l'œuvre. De plus, une Belgique désarmée, c'est une Belgique incapable d'assumer les responsabilités consenties à Locarno, et voilà une brèche redoutable dans tout l'édifice de la paix.

La Belgique n'a de chance de vivre indépendante dans son coin éternellement menacé que si elle rend à ses voisins certains services. Il est facile de dire que nous en avons assez de nous sacrifier pour les autres et que nous avons été trop mal récompensés pour renouveler le geste de 1914. La vérité est que nous ne pouvons échapper aux servitudes de notre position géographique. Faute de pouvoir défendre notre territoire convoité nous verrions infailliblement se rouvrir la période de lent dépeçage qui a réduit à ses limites actuelles le domaine de nos princes bourguignons.

C'est pourquoi la question de l'organisation de l'armée est chez nous si angoissante. Il ne s'agit pas seulement pour nous de déjouer les menaces d'un ennemi éventuel, il s'agit de rester fidèles à ce qui constitue dans la politique générale de l'Europe notre raison d'exister. Si l'on avait au dehors l'impression que notre pays n'était plus capable d'une résistance sérieuse à l'invasisseur, les grands Etats que notre carence exposerait plus gravement encore que jadis, seraient ramenés par la force des choses à des conceptions qu'ils ont eu bien du mal à abandonner. Personne ne nie plus en Belgique la nécessité de la défense nationale, mais n'est-il pas absurde que le parti socialiste veuille appliquer le principe dans des conditions telles que le sacrifice consenti soit inefficace? Le Parlement aura à décider prochainement non pas seulement si nous aurons une armée, mais si nous voulons rester en vie. Si notre pays avait la faiblesse de s'abandonner aux théories hasardeuses des

socialistes dont les erreurs en matière de politique étrangère ne se comptent pas, le temps de paix comme le temps de guerre lui vaudraient des périls qu'il ne surmonterait pas.

Comte Louis DE LICHTERVELDE.

Un document sur le Mexique

On ignore trop chez nous les véritables causes de la persécution religieuse au Mexique. C'est pourquoi, il nous paraît utile de mettre sous les yeux des lecteurs de la *Revue catholique* un curieux document dont nous venons de prendre connaissance et dont nous donnons ci-après le texte traduit de l'espagnol. Ce document est la résolution, votée le 24 août dernier, par la huitième assemblée plénière de la C. R. O. M., l'association ouvrière la plus nombreuse et la plus puissante du Mexique, qui s'inspire dans une certaine mesure des théories bolchéviques, et dont la haine de l'Eglise est notoire. Dès le début de la persécution, elle organisa dans les rues de la capitale des manifestations de sympathie en faveur du président Calles. Elle ne désarme pas devant l'Eglise catholique, mais elle n'en dénonce pas moins le péril protestant qui menace l'indépendance du pays.

Le document auquel nous faisons allusion est ainsi conçu :

« La huitième convention régulière générale de la C. R. O. M. doit employer toutes ses énergies à défendre les caractéristiques de la nation mexicaine en la protégeant contre les tendances impérialistes de l'étranger qui s'efforce d'introduire chez nous ses doctrines sous le masque de culture et d'enseignement et menace de détruire ainsi notre nature et les caractéristiques de notre peuple. Le Comité central de la C. R. O. M. décide que seront tracées les grandes lignes d'un programme d'action en vue de faciliter le succès de notre organisation. »

Après la lecture de cette résolution, plusieurs orateurs prirent la parole. Le secrétaire du Comité d'éducation, Vicente Lombardo Toledano, prononça le discours suivant :

« En vue de la libération morale et de la régénération spirituelle de notre nation, nous soutenons qu'il faut mettre un terme au mouvement qui, avec l'aide du gouvernement, tend à introduire chez nous la civilisation du Nord. Cette civilisation est inférieure à la nôtre. Ses établissements d'enseignement sont inférieurs aux nôtres. Cette prétendue civilisation menace de nous démoraliser et de lancer dans le chaos notre enseignement primaire malgré la résistance de nos professeurs, dont l'opinion n'a du reste pas été consultée à temps. Il est peut-être vrai, comme on l'a prétendu, que le clergé catholique du Mexique réalise un programme formulé par Rome, programme de conquête auquel se consacre l'Eglise depuis qu'elle a acquis le pouvoir temporel (!?), mais il n'en est pas moins certain que ce programme est aussi mexicain, en ce sens que s'il peut combattre l'affranchissement des travailleurs et le développement de notre industrie, il ne vise nullement à modifier notre nature ou à détruire notre caractère national. Le protestant ne nous dépouille pas, du moins pour le moment, de nos biens matériels; il affecte encore de ne pas désirer nos richesses, et en cela, il peut valoir mieux que le prêtre catholique, mais il nous dépouille de notre nature spirituelle, il veut nous enlever notre foi illimitée dans le bien et le mal, notre amour de la vertu et notre haine du vice. Si, en apparence, il nous procure l'équilibre, s'il purifie nos mœurs, s'il met un frein à notre imagination, s'il discipline nos énergies, en réalité, il nous avilit, il détruit notre nature, il fait de nous des hypocrites, il nous réduit à la médiocrité intellectuelle, et en nous faisant détester nos défauts mexicains, il nous convie à nous tourner vers les Anglo-Saxons, dont l'œil est fixé sur nous. C'est là, en réalité, le but poursuivi avec autant d'astuce que d'habileté par le capitalisme impérialiste

qui inspire le protestantisme. Ce n'est pas pour nous aider que le protestantisme combat le clergé catholique, c'est pour se substituer à lui dans la conquête des biens matériels, et cela, non pas tant dans son intérêt, que dans celui du capitalisme yankee, dont il est l'esclave, dont il reçoit la vie, et par lequel il croît et prospère. »

Ricardo Trevino, secrétaire général de la C. R. O. M, prit ensuite la parole :

« Le Comité central de la C. R. O. M, combattra les protestants parce que tel est son programme. *Le protestantisme ne travaille pas sur le terrain religieux, mais sur le terrain politique.* Ses agents, en particulier ceux qui viennent des Etats-Unis, cherchent à démontrer que l'activité anticléricale de la révolution est appuyée, en réalité, par le gouvernement qui favorise l'organisation des églises protestantes. Les hommes du gouvernement, et ceux qui, tout en n'en faisant pas partie, s'efforcent de donner à cette campagne un caractère religieux, mentent et travaillent contre les intérêts les plus chers du pays. Les évêques et les archevêques déclarent que le gouvernement aide le protestantisme. Les protestants mexicains sont des traîtres au même titre que les catholiques qui conspirent contre nos institutions. Le Comité a été informé que les agents de différentes sectes religieuses travaillent les ouvriers au moyen d'une propagande religieuse : leur œuvre est aussi déplorable que celle du clergé catholique. »

Tranquilino Torres expose à peu près les mêmes idées :

« Il y a urgence à en finir avec la propagande religieuse protestante qui reçoit un appui de la part de quelques membres du gouvernement mexicain. La constitution interdit d'une façon formelle aux membres d'une religion de faire de la propagande tandis qu'ils remplissent des fonctions de l'Etat, ce qui n'empêche pas des évêques protestants d'enseigner dans les écoles. Mais le protestantisme n'est pas seul à s'efforcer de nous dépeupler des caractéristiques de notre race. On dit que le gouvernement, que la C. R. O. M., que le peuple est protestant. Les loges maçonniques commencèrent ce travail le jour où arriva le premier diplomate des Etats-Unis, le ministre P. Poincette. Mais la nature de nos ancêtres espagnols et indiens rendit leur triomphe impossible. Aujourd'hui, le protestantisme cherche à tirer avantage d'un conflit qui, en réalité, est politique et économique. Nous n'acceptons pas son programme qui se dissimule sous le masque de l'amour. Le syndicalisme triomphe. L'époque des loges est finie. La maçonnerie est un anachronisme. La prédication du protestantisme ne progresse pas au Mexique. Ce qui le prouve, c'est une expérience de sept années pendant lesquelles le gouvernement la soutint. Les protestants du Mexique peuvent se vanter de ce qu'ils ont toujours été la classe privilégiée, la classe officielle : leur religion a été celle de l'Etat depuis Juárez. Avec une stupéfiante franchise, Mathias Romero avouait qu'il était partisan d'une religion d'Etat, le protestantisme. Et voilà pourquoi il vendit pour un morceau de pain, à l'évêque protestant Reilly, l'église de Saint-François, berceau de notre civilisation! »

On retiendra de ces discours non les injustes accusations visant les catholiques, qui d'ailleurs sont reconnus comme les seuls vrais Mexicains, mais les déclarations qui dénoncent le péril protestant. Ce péril, je l'entrevois déjà lorsque je visitai le Mexique sous le gouvernement de Porfirio Diaz.

C'est en 1885 que j'écrivis cette page : (1)

« Si j'avais l'autorité d'un diplomate homme d'Etat de l'école de M. de Hübner, voici comment je parlerais au peuple mexicain : Opposez-vous résolument à toute tentative d'absorption de la part de vos voisins, et ne les laissez pas prendre pied chez vous. Laissez-les vous donner des chemins de fer, mais dès que vous le pourrez, rachetez leurs travaux avec les produits de vos mines. Si jamais les Etats-Unis devaient empierter comme autrefois sur le territoire de la « république sœur », cherchez dans une solide confédération des Etats hispano-américains le moyen de contenir l'ambition du colosse du Nouveau Monde... Ne voyez-vous pas que les Etats-Unis travaillent perfidement à faire de vous un peuple de quakers et de puritains? En 1883, ils avaient déjà établi au Mexique quinze missions protestantes et douze communautés. A Mexico, ils ont érigé une cathédrale protestante. Leur propagande religieuse fait d'énormes progrès parmi vos ignorantes et naïves populations

rurales. Croyez-le, c'est leur plus infailible moyen d'absorption. Il y a là un suprême danger, dont vos gouvernants ne semblent pas comprendre toute l'étendue. Votre plus grande force de résistance aux Américains, c'est votre langue, c'est votre religion, qui constituent votre individualité nationale. Une guerre religieuse vous ferait rétrograder de plus d'un siècle, sans compter qu'elle fournirait aux Etats-Unis un prétexte pour mettre ordre à vos affaires. Combattez le protestantisme par la liberté, car rien n'est plus contraire aux institutions républicaines que l'oppression. Ne persécutez pas le clergé catholique si vous ne voulez faire le jeu des Américains; ne brisez pas avec des traditions séculaires : vous ne produiriez que l'anarchie, et quoique vous fussiez, le Mexique sera toujours une terre où la religion jouera un grand rôle. Jetez un regard sur les siècles passés, et vous verrez toujours le sentiment religieux animer l'esprit national... Les Etats-Unis ont l'œil sur vous, ils épient vos mouvements. Prenez-y garde. Si, après qu'ils auront engagé chez vous d'immenses capitaux, vous deviez rouvrir l'ère des révolutions, des discordes intestines, ou si, pour votre plus grand malheur, la paix religieuse devait être troublée par la propagande étrangère, c'en serait fait de votre autonomie : vous seriez mûrs pour la tutelle humiliante de l'oncle Sam. Les peuples comme les individus ont les destinées qu'ils méritent. L'avenir de votre beau pays, que j'aime parce que j'y ai passé des jours si heureux, dépend de votre patriotisme et de la sagesse de vos hommes d'Etat. »

Lorsque j'écrivais cette page il y a plus de quarante ans, le péril protestant menaçait déjà le Mexique. Mais je ne prévoyais pas alors qu'il se trouverait des hommes d'Etat assez aveuglés pour livrer leur patrie à l'étranger.

Jules LECLERCO.
Membre de l'Académie Royale
de Belgique.

De pauvres vies⁽¹⁾

Plon éditait cet ouvrage de Jean de Vincennes, et l'Académie française le couronna.

Pour un livre, c'est déjà une carrière honorable.

Un article dans cette *Revue*, c'est la consécration définitive de ses mérites.

* * *

Jean de Vincennes est mon ami.

Son nom n'est pas Jean de Vincennes. Ni Jean, ni de Vincennes.

— Non, Mademoiselle, ni l'un ni l'autre. Mais vous le savez bien, vous qui faites l'innocente?

— Moi? Je vous assure...

— Ce serait fort étrange!

— D'autres savent donc? Mais alors, dites-moi...

— Jamais! Je l'ai juré. Une promesse s'envole vite : je veux tenir la mienne à deux mains. Je ne trahirai pas Jean de Vincennes; je ne vous livrerai rien de lui. Et jamais vous ne saurez qui c'est, à moins que, d'aventure, vous croissiez dans les rues de Bruxelles une *Ford* à ambitions de *conduite intérieure*, et dont le bouchon de radiateur est coiffé d'un saint Christophe digne, par ses proportions, d'orne le maître-autel d'une cathédrale. Regardez alors de vos deux yeux. A l'abri de ce monument, Jean de Vincennes sillonner certaines artères de notre bonne ville. Je ne vous révélerai rien d'autre, sinon, encore un coup, que c'est mon ami, ce qui devrait me garder de vous entretenir, aujourd'hui, d'un de ses livres.

— Il en a donc écrit plusieurs?

(1) Jean de Vincennes. — *De pauvres vies*. Ouvrage couronné par l'Académie française. Librairie Plon à Paris.

(1) *Voyage au Mexique*, Paris, 1885. Page 444. (Épuisé)

— Plusieurs, Mademoiselle. Jean de Vincennes, sous des noms divers (et même à désinences en *us*), vous décrit indifféremment, et avec autant de talent, les abominations d'un régime communiste imaginaire, et les lamentables réalités qui font, des environs de Paris, un des champs d'investigation les plus étonnants qui soient pour un sociologue doublé d'un chrétien.

— Et c'est toujours Jean de Vincennes?

— Toujours, sous des masques variés. Mais je ne vous « tuyauterai » pas davantage. Laissant de côté l'homme, je ne vous parlerai plus que de l'œuvre. — Appréciation d'ami, jugement complaisant, murmureriez-vous peut-être? Eh! que non... Avant moi, Plon, qui l'édita, et l'Académie française, qui le couronna, n'ont-ils pas apprécié la valeur d'un ouvrage qu'à leur suite, humblement, je puis estimer digne, très digne, d'être lu un jour... par vous?

* * *

Jean de Vincennes apprit à connaître et à comprendre, dans le rude et quotidien coude à coude des tranchées, des types d'humanité que la vie normale ne lui eut guère donné l'occasion d'approcher.

Dans la rafale, des amitiés naquirent, franches et spontanées, entre lui et des hommes sortis des milieux les plus divers. Un petit nombre seulement survécurent aux jours bouleversés de la guerre. Egaux sous l'uniforme, le tâcheron et le bourgeois se retrouvèrent, la paix conclue, éloignés de toute la distance qui sépare la main calleuse de la main gantée : les conventions sociales, d'incurables méfiances vicièrent d'un coup l'atmosphère cordiale de quatre années de campagne.

Jean de Vincennes souffrit de ce brusque revirement. Et, pour retrouver les impressions fraternelles des jours de danger et de souffrances vécues cœur à cœur, il partit pour Paris et s'y retrempa dans la compagnie étrange et attachante, brutale et bienveillante des gagne-petit.

Il partagea leur vie, se mêla à leurs travaux; devint le confident de leurs peines et le témoin compatissant de leur misère.

De tout quoi il a rapporté des souvenirs et des leçons qu'il nous livre en des pages enjouées et émues, drôles et lamentables tout à la fois.

* * *

Camouflé le mieux qu'il peut, Jean de Vincennes fait ses débuts aux Halles, comme débardeur, à 4 heures du matin.

Attelé au « diable » 66, il attend que la clientèle le hèle pour transporter choux et tomates, carottes et pommes de terre. Nouveau venu, il est délaissé d'abord au profit d'« habitués ». Mais le premier client s'amène et le premier chargement s'ensuit, — et la première catastrophe. C'est tout un art, voyez-vous, de dresser des choux sur des caisses de tomates, et de couronner l'édifice par une pyramide de melons.

Mais, aux Halles comme ailleurs, il n'y a que le premier pas qui coûte. Le client initial en attire d'autres, et le « diable » 66 fonctionne. Pas assez cependant pour que notre homme ne puisse observer le public bigarré du marché matinal :

« ... porteurs louches à bonnets de coton crasseux... Têtes inquiétantes et bizarres, grosses paysannes rougeaudes et gonflées, charretiers à vestes de fourrure, le fouet autour du cou, jeunes fermières adossées à un mur de choux, les cheveux coupés à la *garçonne*, en bas de soie, les mains sur les hanches, une sacoche à la ceinture. Vieilles femmes endormies sur un sac de choux, bouchers dont les blouses blanches semblent des burnous d'Arabes, pauvresses portant au cou un collier de perles fausses... Des acheteurs, l'air cosu et important... des religieuses qui trottaient et se dépêchent, voiles noirs et cornettes blanches... » (pp. 15-16).

Satisfait de son expérience aux Halles, et repoussé avec pertes dans toutes ses offensives contre la place de garçon de café, Jean de Vincennes parvient à se faire agréer comme « homme-sandwich », parmi d'autres concurrents, « un petit vieillard rabougré qui, assis sur une marche, compte, avec le plus grand soin, les mégots souillés ramassés au cours de sa promenade du matin. D'autres vieux, couverts d'in vraisemblables hardes, arrivent d'un pas lent, chargent sur leurs épaulés la double pancarte et s'en vont, traînant la semelle... »

A leur suite et comme eux, Jean de Vincennes s'en va, ballottant au-dessus de sa tête un écriteau carré, détaillant, en lettres rouges, et bleues, le menu à 3 fr. 50 d'un restaurant du boulevard Barbès.

Métier moche, avoue Jean de Vincennes.

« On traîne un ennui monotone parmi la foule inattentive. Les collègues sont peu nombreux et tellement épuisés qu'ils ne parlent guère. Leur silence est fait plus de vieillesse et d'usure que de méfiance. Il n'y a rien à tirer de ces débris qui s'effondrent. C'est l'extrême fin de vies dont le décours s'est précipité. » (p. 72).

* * *

Décidément, cirer des bottines vaut mieux, à en croire l'auteur qui s'installe, un beau matin, aux abords de la gare du Nord.

Défilé de chaussures, de chaussettes et de revers de pantalon. Toute une psychologie révélée par l'aspect et l'état d'entretien des membres inférieurs du bipède humain. Et voici notre homme devenir sentimentale :

« Un couple charmant s'arrête devant moi. Rien qu'à voir ces deux jeunes gens, on devine toute leur tendresse. Pendant que « lui » pose le pied, il regarde sa compagne et ne cesse de causer avec elle. Ils disent des riens, mais gentiment. Il y a des rires clairs, je devine des sourires qui doivent être bien jolis... A les voir si heureux, je suis, je ne sais pourquoi, un peu ému. Est-ce parce qu'ils sont si sûrs de s'aimer toujours et que moi, j'ai peur de la vie pour eux? Est-ce parce que, plus âgé (1), je me méfie de l'existence souvent trop dure à ceux qui s'aiment? Ou le bonheur est-il fleur si rare que respirer, ne fût-ce qu'un instant, le parfum de celui des autres, donne déjà un peu de joie?... » (pp. 87-88).

Du sentiment dans du cirage. Jean de Vincennes tirerait des larmes d'un caillou.

* * *

Mais il faut croire que les couples charmants s'arrêtent peu devant les cirers de bottines; car Jean de Vincennes ne demeure pas plus d'un jour à son poste.

Le lendemain, son ambition est d'être marchand de quatre saisons. Quel horizon : promener devant soi un paradis terrestre : « raisins transparents, mirabelles dorées qui s'entassent comme les pièces d'un trésor; poires et pommes à l'air appesanti; pêches qui sentent bon; bananes jaune-clair s'accrochant bêtement à la grosse hampe verte de leur branche... » (p. 102).

Mais Jean de Vincennes apprend, en « haut lieu » que la profession est réservée aux veuves de guerre et aux mutilés ayant charge de famille et trois ans de résidence à Paris.

Rien à faire de ce côté, sinon qu'à glaner quelques renseignements typiques au cours de démarches vaines, et se résigner à autre chose.

* * *

Crier de journaux. Des jambes, et de la voix. Cela ne manque pas à Jean de Vincennes.

(1) Ne dirait-on pas qu'il a soixante-dix ans?

Il crierait donc, au sortir du métro et le long des boulevards :
« *L'Intran* », troisième, résultat des courses!

« Hé! Psst! » Un journal à droite, un journal à gauche, de la monnaie à remettre, parfois l'aumône d'un sou. Les boulevards illuminés, le Paris qui s'amuse tandis que, dans la nuit brumeuse, le marchand de journaux marche, marche dans les grands ronds de lumière que font les réverbères près des façades mornes. La vente est maigre : 49 numéros.

Vendons aussi des fleurs, décide Jean de Vincennes. Quelques œillets dans un brin de verdure, pour vingt sous.

— Œillets, M'ame?

« La jeune femme regarde, avec ces yeux attendris qu'ont les femmes pour les fleurs :

— Mon pauvre vieux, je suis fauchée, je peux pas me payer ça!

— Mais, Madame, permettez-moi de vous les offrir...

— Mon pauvre vieux, c'est gentil ça... Merci... Je veux bien, alors. T'es purée aussi? C'est triste, s'pas? Je connais ça. Ne t'en fais-pas, tout de même!...

« Je m'incline et baise gentiment la main qui se donne.

— Bonsoir, Madame.

— Bonsoir, Monsieur... mon pauvre ami!... »

Intran, Intran, troisième... (pp. 135-6).

* * *

Après le journalisme (si j'ose dire), le théâtre, (si je puis ainsi m'exprimer).

Voici Jean de Vincennes machiniste au Châtelet, à cent sous la soirée...

... Mais au fait, pourquoi continuerais-je à passer en revue tous les métiers dont tâta Jean de Vincennes. Lisez, lisez donc vous-même, et autrement que par des extraits qui déflorent le charme de ces pages.

Et vous apprendrez du même coup, Mademoiselle, à découvrir un peu de ce Jean de Vincennes qui vous intrigue. Car si j'ai juré de ne pas le trahir, du moins suis-je excusable de vous signaler, d'après lui-même, certaines caractéristiques de sa personne.

Au physique?

Au physique, croyez-moi, il n'est plus du tout le « grand voyou à physionomie inattendue » qu'il fut peut-être au cours de son enquête. Non. Il est mieux que cela. Lui-même se charge d'ailleurs de le laisser sous-entendre : il est « photogénique » (p. 209, de « haute taille » (p. 30), « solidement charpenté » (p. 154) et « rudement costaud » (p. 163). Il a la « main sûre » (p. 27) et une « forte g. voix » (p. 38).

Vous ne vous étonnez donc pas d'apprendre que, par surcroît, il sache « nager, plonger, danser, faire de la bicyclette, conduire une auto, chasser, tirer l'épée... » (p. 207).

Au moral, « bon diable » (p. 37), « type sérieux » (p. 177). Et, ce qui ne gêne rien, « il sait lire » (p. 29).

Voilà déjà les éléments d'un signalement qui disent plus que « front moyen, nez normal et bouche ordinaire ».

Mais l'identification de Jean de Vincennes vous sera simplifiée encore lorsque, non plus sur la foi de son livre trop modeste, mais aux dires de quelqu'un qui le connaît comme je le connais, vous saurez que, par dessus tout cela, et surtout, Jean de Vincennes est un cœur d'or...

VICOMTE CH. DU BUS DE WARNAFFE.

Paris...

Les étrangers ne connaissent guère de Paris que les monuments, les musées, les lumières joyeuses des boulevards, des théâtres et de Montmartre. Mais le Paris des étrangers n'est point le véritable Paris que nous admirons, l'immense Paris du travail et du dévouement.

Ces aspects de la capitale française sont peu connus. Ils méritent cependant de l'être, et bien plus que d'autres.

La grande ville est composée d'une infinité de cellules juxtaposées, où vivent, où grouillent pourrait-on dire, toute une série d'êtres qui n'ont, de par le fait même de leur multitude, plus guère de rapports communs.

Le centre de la cité, dont les paroisses étaient jadis prospères et riches (comme la Madeleine) s'est, par un phénomène devenu fréquent, presque complètement dépeuplé. Les habitations bourgeoises ont fait place à d'immenses magasins, à des hôtels, dont la population est essentiellement instable et cosmopolite.

Autour de ce noyau, les premiers faubourgs, compris d'ailleurs dans la ville elle-même, sont habités, selon les quartiers, par une population intellectuelle et bourgeoise, ou par une population ouvrière, parisienne celle-là, et s'adonnant, en général, à des métiers bien spécialisés.

Ces groupements divers vont jusqu'aux fortifications, où la ville de Paris construit, après avoir fait place nette, des cités ouvrières gigantesques et impressionnantes, dont plusieurs pourront abriter 4 à 500 familles, ayant chacune quatre enfants au moins.

Au pied de ces mastodontes, et au delà de ces anciens remparts, s'étale humblement la « zone », bande de terrain large de 500 mètres environ, grevée de servitudes militaires. Nulle habitation durable ou quelque peu élevée peut y être construite.

Dans la « zone » vit une population singulièrement hétérogène, composée, en majeure partie, d'étrangers exerçant cent métiers divers. Les petites voitures blanches de marchands de crème glacée voisinent avec les cabanes de chiffonniers presque étouffées sous les vieilles ferrailles, enserrées entre de véritables murs de vieilles chaussures, de débris étonnants, accumulés en vue d'une revente fructueuse. Dans de minuscules jardinets poussent quelques légumes, autour de cabanes misérables, sans étage, accroupies sur le sol.

Les zoniers sont quelques dizaines de mille...

Plus loin du centre, enfin, jusqu'à 30 kilomètres de Paris, les lotissements envahissent la campagne, la rongent et la détruisent.

* * *

Quel est donc le phénomène du lotissement?

Un spéculateur achète, en bloc, un château et son parc, une ferme de trois ou quatre cents hectares. Immédiatement, il fait annoncer le morcellement de ce domaine et les innombrables avantages dont pourraient jouir les acquéreurs de lots. Le terrain est offert à un, deux, quatre, huit francs le mètre carré. Des affiches multicolores couvrent les murs et les palissades de la ville. On y voit des arbres pittoresques, la Seine proche avec ses petits canots et ses pêcheurs aux hautes lignes, tout le long du bord. On assure que l'eau est abondante, la chasse fructueuse, les communications faciles et que l'air, ce bon air de la large campagne, après lequel aspirent tous les Parisiens, fera revivre les gosses anémiés.

Les ouvriers, surtout ceux qui ont des enfants, étouffent dans

la grande ville. Paris tue une famille en trois générations; au delà les enfants ne naissent plus, ou s'ils viennent au monde, il aurait presque toujours mieux valu pour eux, de n'y être jamais venus. Les parents le savent. Alors, étouffant dans le « garni », l'hôtel misérable et encombré des faubourgs, l'ouvrier qui, lui-même, est souvent un paysan déraciné ou dont la femme vient de quelque calme village, songe à retourner à la campagne, à la terre qui le hante malgré tout. Mais il veut cependant pouvoir jouir des avantages de la ville et d'un salaire qui semble élevé.

Par un dimanche de printemps ou d'été, tirant les gosses après soi, attiré par les promesses de la réclame, on va voir le lotissement merveilleux.

Il faut beau, il y a du soleil, de l'herbe verte, même des fleurs, au bord du chemin. On devine déjà les routes qui vont s'amorcer dans la plaine. On choisit son lopin de terre parce qu'un arbre s'y dresse ou qu'un ruisseau est proche.

Mais les pauvres diables sont trois mille, quatre mille et dix mille à faire les mêmes rêves, presque en même temps. Toute cette multitude vient brusquement s'abattre en plein champ. Les drainages sont coupés, les fossés disparaissent, l'écoulement des eaux n'est plus assuré. Et, quand l'hiver arrive, les déceptions se succèdent d'autant plus épouvantables qu'elles atteignent la famille dans une situation déjà précaire. Car il faut, non seulement, payer le terrain sur lequel on gîte, mais encore le terrain qui servira plus tard, à faire la route.

Et voici que commence la boue, la boue visqueuse fuyant sous les pas, tenace et abominable. Tous les jours, il faut pendant une demi-heure, une heure même, marcher le matin pour aller au travail, et le soir, pour trouver la cabane — inondée ou près de l'être — et les souffrances accumulées.

Même les plateaux sur les hauteurs ne sont pas épargnés. A Athis-Mons, sur la route de Fontainebleau, en plein mois de juin, on dut avoir recours aux bachots du génie de Versailles, pour sauver les malheureux inondés dans leurs baraques.

Ni eaux d'adduction, ni gaz, ni électricité, ni route, à peine des pistes dans la boue. La mairie est loin, l'école et l'église, Dieu sait où. Tout manque à la fois.

Dans ces conditions primitives de vie, toute une population d'endettés s'agglomère, entourant Paris d'une large ceinture. Des villages de 73 habitants, comme Paray, en quelques années, augmentent jusqu'à 3,000 et 4,000 habitants.

Entre deux recensements, de 1921 à 1925, le département de Seine et Oise, qui entoure complètement Paris, a vu plus de 210,000 citadins, prolonger sur ses campagnes paisibles et riantes, les misères et les haines de la ville.

Les constructions des lotissements montrent toute la gamme de ce qui a pu abriter les hommes depuis un âge proche de celui de la caverne. A côté de maisons en briques ou en parpaings (machefer et ciment), s'accumulent de misérables cagnas, rappelant celles des soldats près des tranchées. Abris sans étage, au ras du sol, en vieilles planches. Portes fendues, fenêtres mal accrochées, volets rapiécés, toits branlants et penchés, sont à certains endroits déjà du luxe.

Des murs sont faits de vieilles caisses à biscuits, ou de seaux fendus et aplatis! Le carton-bitumé joue un rôle considérable dans les toitures et n'oppose, hélas! à la pluie ou à la neige qu'une imperméabilité souvent plus que douteuse.

En hiver : le froid, car le transport des combustibles est onéreux et difficile. En été : une chaleur abominable.

Telles sont les conditions matérielles, dans lesquelles vivent des familles entières. La misère va jusqu'à loger : père, mère et six enfants, dans une baraque de 5 mètres sur 4, sans autre plancher que le sol sur lequel elle est construite.

Pendant la bonne saison, passe encore. Chaque maisonnette

est entourée d'un jardin où fleurs et légumes, sont cultivés en rangées parallèles.

Le dessin de toute une ville est tracé, avec ses chemins réguliers, bordés de clôtures en latices. Par endroits, une pompe se rouille, au coin d'un schéma de place.

Mais, en hiver, sentiers et routes deviennent de véritables ornières remplies de boue, des ruisseaux de boue. Pour se rendre à leur besogne, presque toujours à Paris, hommes et femmes doivent, entre les clôtures et le borbier du chemin, faire d'étroites pistes rendues praticables avec les cendres des foyers et des morceaux de pierres trouvés au hasard. Et ce qui rend leur situation particulièrement pénible, c'est que leur travail quotidien les amène dans Paris, où les attend un contraste violent. La ville luxueuse, tout au moins en apparence, est organisée en ses moindres détails. Le pavé et le trottoir banal, représentent déjà pour les malheureux des lotissements, une civilisation raffinée. Et beaucoup d'élégantes mininettes et de vendeuses des grands magasins ont dû souvent, avant d'être de souriantes Parisiennes, accomplir un lamentable voyage, dont une grande partie, à pied, dans la fange.

Parfois, pour arriver au bureau ou à l'atelier dans un état présentable, ces enfants sont obligés d'entourer leurs chaussures et leurs bas de vieux chiffons de sacs, si elles ne doivent prendre avec elles des souliers, voire même des vêtements de rechange. Les changements de costumes s'opèrent en chemin de fer, dans des wagons remplis, et dans des conditions morales que l'on devine.

Le soir, à courts intervalles, les trains partent de toutes les gares de Paris, vers la lointaine banlieue, ramenant dans leur misère des milliers et des milliers de gens qui ont regardé vivre la ville.

Les lumières régulières des compartiments filent sur la campagne. Dans les voitures, hommes et femmes, assis, debouts, attendent avec anxiété, avec écoeurément, après la journée fatigante, le trajet du retour.

* * *

Les conséquences de pareille situation sont simples. Sur des bases de misère morale et surtout physique, de déceptions sans nombre, dans des conditions matérielles invraisemblables à l'époque actuelle, le mouvement communiste s'est développé de manière considérable. Les lotissements se peuplent de communistes et de révoltés. Et ces communistes sont propriétaires ou n'ont qu'un seul désir, le devenir.

Le communisme de la banlieue est fait de mécontentement et de souffrances, trop dures réellement, pour que les hommes puissent les supporter sans aide. Exploitée par une minorité active, admirablement organisée et menée avec une intelligence rare, une mentalité générale se crée, particulièrement dangereuse. Ses conséquences se feront sentir, il est à craindre, d'une manière douloureuse, ayant longtemps. Qui s'en étonnera?

En ce moment, des mesures législatives et fiscales ont fait augmenter dans des proportions importantes, le prix des terres. Celles-ci deviennent inaccessibles aux ouvriers. Le développement des lotissements est fort enrayé. A-t-on compris le danger?

Dans dix ans, dans vingt ans, peut-être, la banlieue sera sans doute devenue une succession de villages, remplis de verdure, aux maisons neuves et habitables.

Mais sur quels fondements moraux et religieux, ces agglomérations auront-elles été construites? Pendant des années et des années — celles que nous vivons — le vent d'hiver perce les cloisons rapiécées, glace la chambre familiale où la boue se plaque. On souffre, on a froid, on est seul, atrocement, dans la commune misère, parmi les milliers de maisonnettes isolées.

La rancœur, la colère, la haine montent...

Et ces populations, cependant si proches de la civilisation moderne, complexe et raffinée, la verraient, sans trouble, s'effondrer. Elle semble les atteindre si peu.

Une nouvelle invasion de barbares menace la cité d'où elle est sortie.

Le paganisme, prometteur de jouissances immédiates, de satisfactions exclusivement terrestres, est devenu le maître.

Et seuls, perdus dans l'innombrable banlieue, quelques prêtres héroïques défendent Dieu et la France. Leur courage tenace, leur désintéressement absolu, humilient notre égoïsme et forcent l'admiration.

Aux avant-postes de la foi et de la civilisation, les prêtres du clergé de Seine-et-Oise sont bien les représentants de la France dont parle Psichari, de la France « casquée de raison et cuirassée de fidélité ». Car ces prêtres, aux vocations nées dans l'enthousiasme et se prolongeant dans un renoncement absolu et persévérant, révèlent un des plus beaux aspects de leur peuple.

Reliant le passé au présent, attachés à l'avenir par chaque geste de leur vie, ils sont, aujourd'hui, comme aux temps évangéliques, le sel de la terre.

Leur œuvre de silence et d'humilité fait bien plus pour la France que maintes gloires officiellement consacrées.

Car, Dieu doit sourire avec tendresse à cette France de héros splendides et misérables.

Jean de Vincennes,
(BARON EMMANUEL VAN DER ELST.)

La chapelle du souvenir

« Et je vis un nouveau ciel et une terre nouvelle : car le premier ciel et la première terre avaient disparu ; et il n'y avait plus de mer. Et je vis descendre d'auprès de Dieu la cité nouvelle, vêtue comme une jeune mariée parée pour son époux. Et j'entendis une voix forte qui disait : « C'est ici la demeure de Dieu avec les hommes... Et voici qu'il essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort ne sera plus, et il n'y aura plus ni deuil, ni cris, ni douleur : car les premières choses ont disparu. » Et Celui qui était assis sur le trône dit : « Voici que je fais toutes choses nouvelles... Celui qui a vaincu possédera ces choses : et je serai son Dieu, et il sera mon fils ; et il régnera aux siècles des siècles. » (1).

On s'était dit parfois, à l'époque des torpilles : « Rebâtira-t-on jamais en cette terre maudite ? » Mais « est-ce qu'on enterre Uylenspiegel, l'esprit ? » On pouvait détruire la terre et broyer les maisons ; tant que l'esprit vivait, la « seconde mort » n'aurait point de pouvoir sur les villages de la mère-Flandre.

Uylenspiegel vivait, tenace et fidèle, dans l'âme des combattants, dans celle des canons et dans celle des fusils, dans le sol nourricier qui resurgissait en tranchées chaque fois qu'on l'avait tué, dans les pierres, dans les arbres, obstinés à pousser des bourgeons et des feuilles, dans le cœur de ceux-là surtout qui étaient partis, chassés, et qui, attentifs aux voix des canonades, s'appuyaient le temps où ils pourraient rentrer : au cœur des paysans de Flandre, Uylenspiegel, l'esprit veillait, et attendait.

A peine la contrée était-elle libérée, qu'ils étaient revenus. Ils avaient contemplé une minute, stupéfaits, écrasés, les traces de la Bête, l'épouvantable désolation, le monde chaotique qu'elle leur avait laissé... Était-ce bien ici ? Oui, voici le *vaart*, voici quelques pavés, voici, forme connue, si chère, le pied du contrefort

(1) Apocalypse.

de la tour : c'est là que le vieux Piet aimait fumer sa pipe. Oui, c'était bien ici, on était bien chez soi... Alors, sans prendre le temps de pleurer, ils avaient dit : *Wees gegroot, Maria*, « Je vous salue, Marie », et ils s'étaient mis à l'ouvrage, poussés par l'esprit : pouvaient-ils faire autrement ? Ils ne vivaient que pour la terre, et ils ne vivaient que d'elle.

Et l'esprit était rentré dans toutes les veines du pays, et, peu à peu, si vite, il avait fait reflourir sa chair et guéri ses blessures.

Et voici que toutes choses ont été faites nouvelles. Ypres, Dixmude, Nieuport dressent leurs tours vers le ciel, cités toutes jeunes sur les ruines immortelles ; les villages ont repoussé comme des plantes vivaces, les fermes dans la plaine, les arbres au bord des chemins, les herbes dans les pâtures, tout cela monte, foisonne, éclate au grand ciel libre comme une moisson d'août. Toute larme est essuyée, et la mort s'est retirée, et il n'y a plus ni deuil, ni cris, ni douleur : car les premières choses ont disparu.

* * *

Il reste, hélas ! des cicatrices, et beaucoup sont indélébiles. Il est des choses nouvelles plus belles que les anciennes. Mais refait-on sans fautes un pays en dix ans ? Beaucoup de constructions portent la marque de cet effort hâtif : s'il en est d'adorables, d'autres sentent la camelote, l'artificiel ; le microbe moderne y sévit, dans les cent fautes de goût d'un art qui n'est pas fait, qui n'a point encore trouvé sa formule ; et puis, ces voisinages, ces mélanges effarants de formes ultra-modernes et de restitutions séculaires. Toutes ces maisons uniformément enjolivées et un peu prétentieuses se ressentent du travail en série : leur variété est terriblement monotone. L'inévitable pauvreté d'une inspiration forcée : comme un livre bâclé avec une tête malade — hélas ! — cela ne va pas, cela ne peut aller : il faut le temps, il y faut le rêve indéfini des années successives, et l'essor spontané de l'esprit multiforme.

Dixmude a perdu son profil de chasse gothique. De loin, ces toits rouges font l'effet d'une cité ouvrière. C'est un écran rempli de bijoux et bien jolis, ma foi : chacun a été étudié, poli, fouillé. Mais qui lui rendra les bijoux d'autrefois ? Qui lui fera un béguinage candide, vieillot, mystique ? Qui lui rendra son atmosphère de rêve ? Qui rebâtira, dans le pays, les murailles massives et augustes de Vandewoude, de Vicogne, du château de Baudouin, pleines de mousses, de lézards, de chouettes et de voix mystérieuses ?

Heureusement, on n'a pas reconstruit la tour d'Oud-Stuyvekenskerke. On a laissé ses ruines intactes. Mais pour que ne meure pas sa forme gracieuse, on a voulu la reconstituer à Stuyvekenskerke, et elle flanque maintenant l'église du village nouveau. L'idée était pieuse... Hélas ! travaille-t-on si vite, si mal, à une chose si belle ? Prend-on de telles libertés avec un chef-d'œuvre ? Pourquoi cette baie ajoutée ? Pourquoi, partout, cet à-peu-près ? On n'a pas su respecter la précieuse harmonie des arcs ; à la corniche, on en a supprimé un, et ceux qu'on y a tracés, on n'a pas même su les faire ronds : ils sont gauches, mal fichus comme un dessin d'enfant. Les crochets de la flèche sont devenus de gros choux qui l'empâtent ridiculement : un foulard au cou de la statue, Vénus en paysanne endimanchée. Et pour achever de maltraiter la pauvre tour, effarée de cette résurrection dans le grotesque, au lieu de l'ancienne tourelle d'escalier, qui était un chef-d'œuvre de construction, on l'a flanquée d'un bloc épais coiffé d'un lourd chapeau conique. Ça ! la tour de Notre-Dame ? ! Dites alors que le chromo que j'ai devant moi est un authentique Murillo. Non, quand on vous affirmera, visiteurs, que cette construction-là est l'ancienne tour d'Oud-Stuyvekenskerke, n'en croyez rien. Celle-là avait une âme, une grande âme harmonieuse et contemplative, fille de la piété des mains qui l'avaient faites avec infiniment de tendresse et de souci. Celle-ci est fabriquée sans respect, sans soin et sans amour : ce n'est plus elle, ce ne sera jamais elle.

Non, ce n'est point là qu'il convient de la chercher : c'est dans le village ancien, toujours : là réside l'esprit, plein de souvenirs et de vengeances, et de gloire et de sourires, et des grâces de Notre-Dame.

* * *

Lui aussi, le vieux patelin, est ressuscité. Il avait beau être anéanti et plus qu'anéanti, il avait beau se trouver relégué hors des bornes de la vie, l'esprit y a ramené ses enfants. Quelques

maisons y sont, bien vite, sorties du sol ravagé. Elles sont sans prétention, celles-ci. La ferme Goemaere (« ma » maison) y a été reconstruite sur son ancien modèle — Avoueraï-je que cela m'a fait plaisir? — Les autres sont toutes simples : d'honnêtes murs, des portes, des fenêtres, des toits et des cheminées : et rien de plus. Ce ne sont plus les masures de jadis dont chacune était un poème, mais du moins, elles n'ont pas le microbe, ce sont de vraies maisons de paysans.

Très humbles, elles s'effacent autour de cette chose qui est leur signe et leur centre : une ruine sainte qui est toute leur histoire et qui leur garde une vie spirituelle. Dégagé des décombres, le reste de la tour montre à nu ses maçonneries mutilées, et le regard pacifié de son créneau de béton contemple la bonne terre reconquise. Et son geste ramassé, trapu, puissant, figé pour les siècles, est si expressif qu'on croirait un héros tombé, face à l'ennemi, et moulé en son dernier sursaut. A côté, une borne en granit porte ces mots : *Ici fut arrêté l'envahissement*. Mots simples, mots sublimes qui expliquent la misère et la gloire de l'auguste débris (1).

Et voici qu'à dix mètres, un autre monument érige ses murs tout neufs près des murailles ravinées, son geste jeune près de celui de l'ancêtre : une chapelle, élevée là par des mains pieuses pour que l'on n'oublie pas. L'inscription du portail est touchante : *Chapelle du Souvenir* : leçon bien opportune à un monde qui s'est si honteusement hâté d'oublier.

Elle est jolie et pleine de pensées. Son profil, avec ses contreforts obliques qui l'ancrent au sol et lui font une grâce robuste comme d'une vraie fille de Flandre, ses quinze petites verrières alignées au haut des murs, le toit aigu qui l'encapuchonne et fait pointer la façade dans le vent de mer, l'autel, les consoles, les moulures en brique sculptée (c'est un art propre à la région), tout cela, qui est de pur style flamand, est symbole de la terre et de la race.

Les vitraux (le Roi, la Reine, le grand Cardinal, Mgr Waffelaert, l'archange saint Michel, des scènes de la guerre), l'inscription, le milieu, le voisinage de la ruine et de la borne établissant la pensée dans une atmosphère grave et haute. Impossible de n'y point se rappeler que des choses se sont passées là.

Et, à l'intérieur, la Reine des Victoires, toute blanche devant la verrière bleue, ses douces paupières baissées sur l'autel répand une sérénité si suave qu'on s'agenouille en souriant, l'âme semblable à une mystique chapelle où chantent des anges aux pieds de Notre-Dame. Et l'âme rêve, et l'âme brûle, et l'âme chante avec les anges. O tendre Reine, Mère bonne parmi toutes, de quelle douceur est fait ton sourire? Il n'est en Toi que douceur, et amour et pitié...

Bénigne Souveraine, sois Reine encore de ce lieu qui est tien régnes-y pour que dure sa joie retrouvée, fais-lui sentir encore la douceur de tes grâces, et qu'il reste à jamais le Patelin de Notre-Dame (2).

* * *

Ce fut un beau jour pour le patelin que le 6 septembre 1925. L'Evêque y venait bénir la chapelle toute neuve. Drapeaux, guirlandes, draperies enjolivaient la petite cité nouvelle, « élevée comme une jeune mariée parée pour son époux ». Les cuivres des chandeliers et de la croix, le rouge des enfants de chœur, les brocards de la chape du vieil Evêque, tout cela rayonnant au grand soleil, lui faisait une sorte de joie chatoyante. Des groupes de jeunes filles et d'enfants garnissaient les ruines de la tour.

Quand tout fut prêt, le clairon sonna aux champs; les têtes se découvrirent, et, durant une minute, un grand silence plana, coupé seulement par les bruits des campagnes et du ciel et, dans chaque poitrine, par le rythme du cœur soudain exalté. Minute immense qui reliait le présent au passé gigantesque, les âmes des vivants à celles des tués et soudait la paix à la gloire. Ces braves paysans, qui n'avaient pas pleuré devant leur désastre, pleuraient maintenant d'émotion et de joie devant la grandeur dont ils se sentaient investis et que leur révélait cet instant.

(1) Quinze bornes semblables, placées par le *Touring Club* le long du front belge, marquent l'extrême limite de l'invasion ennemie.

(2) La chapelle d'Oud-Stuyvekenskerke est l'œuvre de l'architecte Van Elslande, la statue de la Vierge, don de la famille Goemaere, est du sculpteur De Beule, les vitraux sont des frères Carton. Je dois un merci particulier à M. l'abbé Carton de Wiart, curé de la Cambre, qui me fit don de mes chandeliers (ceux de notre chapelle de guerre), échoués chez lui, et qui sont maintenant sur l'autel de la nouvelle chapelle. Je dis « me fit don », car chacun sait qu'à la guerre le droit de propriété appartient au dernier occupant.

Et voici qu'au pied de la tour des voix s'élevèrent, souverainement douces et pieuses, qui firent tressaillir son âme soudain rajeunie : *Salve Regina!... Pie Jesu!... De Profundis...* « L'horizon était immense, les flammes des toits rouges, empourpraient les lignes lointaines du ciel pacifié, des grâces semblaient descendre dans les âmes heureuses. On eût dit que la tour de l'église détruite renaissait de ses cendres, qu'elle grandissait peu à peu et qu'elle s'élevait dans les nues. » (1).

Heureux ceux qui ont part à la résurrection!

Et je voudrais qu'à Oud-Stuyvekenskerke, le pasteur de l'endroit rassemblât deux fois l'an les pèlerins à la Chapelle. Une première fois pour célébrer la Vierge tutélaire. Son sermon serait simple : « Souvenez-vous que vous avez une Mère. » Ils entendent ce langage, les paysans de Flandre.

Une seconde fois, afin d'y prier pour ceux qui, en ces lieux, rachètent la Patrie par leur sang. Et ce jour-là, qu'il invite toutes les mères, les sœurs, les fiancées des martyrs : et pour les consoler, ineffablement, et pour rappeler à tous la leçon des héros, et que le sacrifice est la porte du Royaume, il n'aurait qu'à leur montrer le Calvaire en face de la Chapelle, et à leur lire le passage du Livre de la Sagesse qui deviendrait pour tous étrangement riche de sens :

Les âmes des justes sont dans la main de Dieu, et les tourments ne les atteindront plus. Aux yeux des insensés, ils paraissent être morts, et leur trépas semble un malheur, et leur départ un anéantissement. Mais ils sont dans la paix : alors même que devant les hommes ils ont subi les tourments, leur espérance est pleine d'immortalité. Après une peine légère, ils recevront une immense récompense; car Dieu les a éprouvés et les a trouvés dignes de Lui. Il les a essayés comme l'or dans la fournaise et les a agréés comme un parfait holocauste. Au jour du jugement, les justes brilleront, semblables à la flamme qui court à travers les roseaux. Ils jugeront les nations et domineront sur les peuples, et le Seigneur régnera sur eux à jamais. » (2).

Fête de la Nativité, 1927.

MARTIAL LEKEUX, Franciscain,
Major d'artillerie.

CHRONIQUE DART

Le dernier état de la Peinture

L'école surréaliste

Exaspéré par les appels de pied des maîtres du bal, le délire de certains peintres d'avant-garde, en mal d'originalité, devient de plus en plus dionysiaque.

Les toiles qui passent depuis quelque temps à la cimaise des galeries en renom, relèvent plus de la pathologie que de l'esthétique.

Freud est Dieu et les marchands sont ses prophètes.

Ce n'est plus à contempler des tableaux, mais à recueillir des aveux et de l'ordre le plus intime, que l'on nous convie désormais.

Il semble qu'à force d'avoir cherché à l'art des issues nouvelles, on n'en ait point trouvé de meilleures que celles qui conduisent tout droit au cabinet du clinicien, ou au cabanon de l'aliéniste.

« Voyons, nous souffle à l'oreille un ami complaisant, comme vous y aller. Ces gens s'amuse à ils ne cherchent qu'à surprendre,

(1) *Le Soir*, 8 septembre 1925.

(2) Extrait du livre : *Le Patelin de Notre-Dame*, par le P. Martial LEKEUX, qui paraîtra prochainement et sera vendu au profit du Calvaire de Dixmude.

qu'à scandaliser le bourgeois, l'éternel bourgeois. Il n'est pas de meilleure publicité ».

Hé, sans doute! Et nous ne demanderions pas mieux que de sourire de tout cela. Il n'est rien de plus confortable que de s'en tenir ainsi à la surface des choses, de ne pas chercher à approfondir, de se dire comme le font les optimistes, qu'il n'y a là qu'aimables extravagances...

On le voudrait, et pouvoir ne trouver dans ces jeux subtils que jeux innocents.

Mais les peintres eux-mêmes et leurs amis sont là qui tous les premiers nous le défendent. Des jeux?... Que non pas : l'expression de sentiments trop réels et qu'ils ne se font aucun scrupule de reconnaître pour peu qu'on les y pousse.

Aussi bien, devant telle de ces œuvres, l'hésitation n'est guère possible. C'est bien un message transmis du plus profond de l'être, du cœur de ces régions obscures dont la curiosité de certains psychologues s'est mis en tête de dresser la carte.

Notre sentiment catholique n'est pas gêné pour reconnaître la source où cette curiosité va s'éteindre. Il est, au contraire, le premier à savoir à qui il faut en faire remonter l'existence. Ce qu'il se refuse à admettre, c'est qu'il soit licite, opportun, d'en vouloir retracer au vu et au su de tout le monde, les tristes méandres; pis encore de vouloir en faire l'objet et la fin même de l'œuvre d'art.

Or, c'est précisément ce à quoi s'attachent plusieurs artistes et non des moindres. Des œuvres comme celles que nous propose, l'école dite surréaliste, des œuvres comme celles — car pourquoi ne citerions-nous pas de noms? — des Ernst, des Mambour, des René Magritte, que sont-elles si vous acceptez de les analyser à fond, si ce n'est la recherche, la mise en pages, l'illustration de ces sentiments dont un honnête homme ne peut nier l'existence, mais auprès desquels il refuse de s'attarder.

Le surréalisme, l'expressionnisme, mots grotesques sans doute comme tous ces noms en isme dont abusent nos modernes critiques, si volontiers pédants, désignent des choses bien précises, qu'on met quelque hypocrisie à masquer sous toute une friperie littéraire, mais qu'un minimum d'attention suffit à découvrir sous le vrai jour.

Nous ne dirons pas que tous les surréalistes sont des invertis, des sadiques ou des obsédés. Mais plusieurs d'entre eux mettent une complaisance singulière et à tout le moins déplacée, à se cantonner aux confins équivoques des sens et du sentiment. Que des littérateurs aient consacré leur talent à de telles recherches, qui pour certains d'entre eux furent certes désintéressées, passe encore, mais que les peintres s'y mettent à leur tour, voilà qui peut nous paraître à bon droit, inquiétant.

Si précis qu'il soit, le mot n'a pas la crudité, ni la puissance de suggestion de l'image. Par la nature même des moyens qu'ils mettent en œuvre, le peintre et le sculpteur sont tenus à plus de réserve que l'écrivain. Sans compter qu'à vouloir suivre de trop près la littérature, l'art plastique déborde aisément l'aire qui lui est assignée, et perd à mesure de ses qualités essentielles.

S'est-on assez gaussé dans les cénacles avancés de la peinture anecdotique, édifiante ou historique?

Une peinture « psychanalytique » n'apparaît pas moins ridicule.

Nous assistons en ce moment au même phénomène qui marqua les pires années du romantisme, l'envahissement des arts plastiques par la littérature, et pour ce qui nous concerne, par une littérature assez spéciale.

Pour les peintres qui la subissent, cette main-mise aura les mêmes résultats qu'elle a toujours eu, sur toutes les œuvres d'art, l'effondrement sous les poncifs.

Qu'on l'envisage donc sous l'angle de la morale ou sous celui de l'esthétique pure, il est évident qu'à vouloir miser ainsi sur deux tableaux, la peinture dite surréaliste, se fourvoie délibérément.

Le plus regrettable, c'est qu'elle groupe sous son étiquette, un certain nombre de très bons peintres. Sans doute, il nous faut faire la part des choses et se dire que les circonstances et les nécessités d'ordre commercial, ont amené plusieurs d'entre eux à se prêter à de pareilles exhibitions.

Mais n'est-il pas déplorable précisément de voir l'indépendance des artistes conditionnée ainsi par la mode ou par les intérêts bien entendus de quelques faux mécènes.

Marcel SCHMITZ.

Maurice Barrès⁽¹⁾

Rouvrons les *Amitiés Françaises*, nous y trouverons dès les premières pages les textes les plus humains et généraux en même temps que les plus lotharingiens et locaux : ce qui s'accorde parfaitement, ce qui est pour nous, Lorrains aussi au large sens du mot, — c'est un Français du Nord qui vous parle — la chance la plus heureuse. Relisons ensemble les phrases où le beau rythme naît naturellement de la juste pensée.

« C'est un malheur, une perte irréparable, qu'un enfant grandisse en dehors de sa vérité propre et qu'il échange son chant naturel contre une cantilène apprise, car il devient un être artificiel, un homme-mensonge. Vous rencontrez beaucoup d'hommes-mensonges dans la vie. Ils ne disent jamais ce qui leur « chante » vraiment; ils disent, et même ils croient penser des choses qui, de l'extérieur, sont tombées au fond de leur conscience.

« Quand toutes les idées entrent en concurrence dans l'âme d'un enfant, je m'applique à favoriser la poussée de ses ancêtres. Je lui donne un dressage tel que jamais il ne se reniera. J'oblige à reculer la stérile, la naïve inquiétude, celle qui n'est point l'exigence des grands cœurs, mais le balancement des êtres acéphales.

« Par elle-même, la vie n'a pas de sens. Si nous repoussons la règle, quelle qu'elle soit, qui disciplina nos pères et à quoi nous approprie notre structure mentale, nous n'avons aucune raison de choisir une vérité plutôt qu'une autre dans le riche écrin des systèmes. Il ne nous reste que de jouer à pile ou face.

« Au berceau d'un orphelin, à l'hôpital, comme pis aller, il faut bien que l'on appelle la froide déesse Raison. Pitoiable nourrice! J'aimerais mieux la mort que cette infatuée. Par contre, un petit enfant chez qui l'on distingue et vénère les émotions héréditaires, que l'on meuble d'images nationales et familiales, tout au cours de sa vie, dans son fond possédera une solidité plus forte que toutes les dialectiques, un terrain pour résister à toutes les infections, une croyance, c'est-à-dire une santé morale. »

« Les hymnes et les cantiques dont je voudrais nourrir un enfant favoriseront en lui toutes les influences familiales, régionales, historiques et corporatives (ne fut-ce pas le système de l'ancienne France, n'est-ce pas encore celui de la Belgique?); mais l'on me comprend bien mal si l'on attend que j'énumère les avantages de ce racinement. Sa véritable efficacité sera dans une activité profonde et inexprimable, dans une piété infiniment riche et vibrante,

(1) Fragment d'une conférence prononcée à Bruxelles.

CONFÉRENCES CARDINAL MERCIER

NEUVIÈME ANNÉE

Prendront la parole cet hiver :

- 15 novembre, **Le Capitaine de vaisseau PAUL CHACK**, ancien commandant de sous-marin : *Sur les bancs de Flandre*.
- 22 novembre, **Le Marquis XAVIER de MAGALLON D'ARGENS**, député de Marseille : *Le Génie de Mistral*.
- 29 novembre, **Le Comte de SAINTE-AULAIRE**, ambassadeur de France : *Mes souvenirs sur François-Joseph et la Cour de Vienne*.
- 6 décembre, **Le R. Père LHANDÉ, S. J.**, l'orateur de la T. S. F. : *Le Christ dans la banlieue*.
- 13 décembre, **M. RENÉ BENJAMIN** : *MOLIÈRE I : 1666. — Le misanthrope (L'angoisse du cœur)*.
- 20 décembre, **M. RENÉ BENJAMIN** : *MOLIÈRE II : 1670. — Le bourgeois gentilhomme (L'heureux équilibre)*.
- 27 décembre, **M. RENÉ BENJAMIN** : *MOLIÈRE III : 1673. — Le Malade imaginaire (La misère du corps)*.
- 3 janvier, **M. HENRY BORDEAUX**, de l'Académie Française : *Ma mission en Suède*.
- 10 janvier, **M. FRANÇOIS MAURIAC**, grand prix du roman : *Les difficultés du roman*.
- 17 janvier, **M. PAUL HAZARD**, professeur au Collège de France : *Le centenaire des romantiques*.
- 24 janvier, **M. FRANCO-NOHAIN** : *Le goût et la mode*.
- 31 janvier, **M. L'Abbé BERGEY**, curé de St-Émillion, député de la Gironde : *Où allons-nous ?*
- 14 février, **M. JACQUES COPEAU**, fondateur du théâtre du Vieux-Colombier, à Paris; lecture *Les jeunes filles de Shakespeare*.
- 21 février, **M. JACQUES COPEAU**, lecture : *Bossuet*.
- 28 février, **Le Capitaine CARLO DELCROIX**, grand mutilé de guerre, député au parlement italien.

Conférence sera donnée le mardi 15 novembre, à 5 heures précises, par le Capitaine de vaisseau PAUL CHACK, ancien commandant de sous-marin. — SUJET : *Sur les bancs de Flandre*.

Prix de l'abonnement à la série des quinze conférences :

Fauteuils et baïgnoires : 150 francs ; parquets, balcons de face et 1^{er} rang de côté : 100 francs ;
balcons 2^e série : 75 francs

La location des places se fera, comme l'année dernière, par les soins de la Maison F. LAUWERYNS, 36, TREURENBERG, tous les jours (dimanches et fêtes exceptés), de 9 1/2 à 12 heures et de 2 1/2 à 5 heures, à partir du lundi 17 octobre. Par préférence, les abonnés de l'hiver dernier pourront retenir leurs places jusqu'au mercredi 26 octobre.

Les conférences paraîtront dans LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS

Secrétariat des conférences : à LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS
11, BOULEVARD BISCHOFFSHEIM, TÉL. : 220.50

dans une orientation qui, sans contraindre un jeune être, lui suggérera de quoi exercer sa virilité.

» Si nous cherchons le meilleur dressage pour qu'un enfant se fasse de convenables « amitiés », il faut d'abord que son imagination se forme en toute confiance auprès de ses parents. Une magnifique condition, c'est ensuite que le pays où il habite, au lieu d'être une chose inanimée, un milieu morose, devienne une influence. Toute région présente une pensée, et cette pensée demande à pénétrer les cœurs. Que l'enfant la respire. Il ne s'agit point de savoir des choses sur un pays, car cela fait une assez vaine curiosité, mais, tandis que l'enfant s'anime au contact d'un horizon, sa mobilité, son plaisir lui amassent des matériaux; et très aisément, avec de petits pèlerinages, l'on peut dégager chez un jeune garçon ses dispositions chevaleresques et raisonnables, le détourner de ce qui est bas, l'orienter vers sa vérité, susciter en lui le sentiment d'un intérêt commun auquel chacun doit concourir, le préparer enfin à se comprendre comme un moment dans un développement, comme un instant d'une chose immortelle. »

* * *

Vous sentez, Messieurs, que ce sont ici des textes essentiels, auxquels il n'est point vain de nous attarder, mais qu'il était nécessaire, ce soir, de nous remettre littéralement dans l'esprit. Ils sont valables pour l'univers entier, mais combien davantage pour la Gaule-Belgique! Ce sont si bien des textes lorrains qu'on entrevoit derrière eux, premier de ces pèlerinages dont parle Barrès, le haut promontoire de Sion « la colline inspirée » faisant un fond au portrait d'un enfant chargé d'un magnifique héritage.

De l'antique Jacob jeune postérité.

Et ce portrait moral, mélange de réalité et de désir, quelques mots vers la fin du livre le précisaient s'il en était besoin : « Mais surtout, Philippe, qu'il plaise à nos seigneurs les morts que tu sois un homme actif et quelque peu rude! » Pour le coup, quelle révélation de la patrie particulière que nous plaçons entre Seine et Rhin! Est-ce autrement que nous concevons nos fils et les fils de nos fils? Il est assez de joueurs de flûte : Que ce ne soit jamais qu'une mâle lyre qui résonne entre nos mains; dédaignant l'union, que le mode dorien, seul, ait droit de cité parmi nous! Qu'il en plaise ainsi à « nos seigneurs les morts », les Francs dont nous sommes descendus!

Tel est bien le sens de Barrès que son voyage en Grèce, il l'intitule avec raison le voyage de Sparte parce qu'avec l'énergie citée seulement il s'estime d'accord. Athènes lui parle peu : « Je ne puis faire emploi d'aucune beauté, y songe-t-il, si je n'ai pas su établir une circulation de mon cœur à son cœur... »

« Le sang des vallées rhénanes ne me permet pas de participer à la vie profonde des œuvres qui m'entourent. » Sur l'Acropole, son regret va au donjon démolé des seigneurs bourguignons, ducs d'Athènes au Moyen-âge, plus qu'au Parthénon mutilé. A Mycènes, enfin, il nous fait à mi-voix une confidence dont nul esprit noble ne voudrait abuser en la déformant, mais qu'il nous faut retenir. Évoquant l'*Iphigénie* de Racine, si proche de notre cœur que parfois nous la croyons voir revivre auprès de nous sur le front d'une jeune vivante, voici qu'elle n'apparaît pas seule; et Barrès :

« Je ne puis pas dire « ma sœur » à l'*Iphigénie* de Goethe. Cependant, par-dessus le vaste fossé rhénan et depuis le faite des Vosges, j'aime admirer sa belle stature, sa démarche sans trouble, sa vertu de jeune Hercule féminin.

» Peut-être n'est-il pas permis — permis, ce mot si vague rend seul ma peur un peu mystérieuse — que nous produisions au dehors nos pensées les plus intimes; peut-être devons-nous les protéger, voiler nos réserves, de crainte qu'une source, dont nous avons

écarté les branches, ne se dessèche au soleil; mais je dois reconnaître mes obligations. La destinée qui oppose mon pays à l'Allemagne n'a pourtant pas permis que je demeurasse insensible à l'horizon d'ouïre-Rhin : j'aime la Grecque germanisée. »

Réaction instinctive, salutaire, on peut même dire vitale; réaction devenue, à la suite de Barrès, celle d'un nombre d'esprits sans cesse croissant. La culture, l'équilibre français, — le miracle qui fit nos cathédrales, Notre-Dame, Sainte-Gudule, — ne sauraient subsister si l'esprit nordique et l'esprit méditerranéen cessent de se balancer mutuellement. Or, ce dont nous avons besoin aujourd'hui, c'est beaucoup plus du robuste génie du Rhin que du brillant génie de la Garonne. Il faut nous placer en face des réalités : notre commune civilisation est menacée d'anémie si le sang des Francs ne la renouvelle une fois de plus, et si la Gaule entre Seine et Rhin ne recommence à jouer dans les Gaules un rôle prépondérant.

Barrès avait de ce problème une claire conscience; il en dominait les aspects avec maîtrise; il le traitait avec autant de mesure que de sagacité. Au lendemain de la publication du *Génie du Rhin*, la démonstration étant faite de la nécessité où nous sommes de demander au grand fleuve un surcroît d'afflux vital, il y exigeait du discernement : « A nous de voir clair, et parmi les vertus caractéristiques des Schiller et surtout des Goethe, de remettre au premier plan leurs parties européennes, civilisatrices et fécondes ». Il posait avec impartialité la question : « Quelles limites poser au germanisme intellectuel? » (1), estimant qu'il ne fallait pas le contenir par « une digue totale », mais par « une digue de protection ».

Le Rhin est un moyen d'échanges. Il doit transmettre à la culture allemande assez d'esprit latin pour l'affiner, et la nôtre doit recevoir par lui assez d'esprit germain pour la fortifier. Double fonction du fleuve, qui ne peut se faire si l'on n'y veille avec une attentive bienveillance. C'est là le rôle historique confié à la Gaule-Belgique, sa mission à travers les âges, le secret de sa position maîtresse qui ne saurait être méconnue sans que souffre l'Europe. Par elle s'opère le va et vient d'échanges dont, toute la première, elle profite.

« La Lorraine, écrivait Barrès le 1^{er} janvier 1922, a toujours fait le jeu de bacules. Elle cherchait à s'affermir à droite, à gauche. J'ai vu les dignes Lorrains, clairsemés le long de l'histoire, aller en France ou sur le Rhin, pour enrichir leur esprit et maintenir leur équilibre d'âme. » Dans cette Lorraine spirituelle, il comprenait tous nos territoires du Nord-Est et y voyait un dépôt et, si j'ose dire un entrepôt : des réserves propres à alimenter le reste des Gaules, spécialement ces territoires du Sud qui menacent de s'épuiser et de se dessécher. ... La forêt de Brocéliande et la forêt des Ardennes demeurent frémisantes de branches remuées et de sources vives; les pays mosellans et rhénans ont fourni de belles tiges toujours prêtes à rejeter... »

Verlaine (Ardennais par son père, Artésien par sa mère, ne l'oublions pas) ne fait que manifester avec plus d'abandon mille tendances que n'ont ignorées ni les Desbordes-Valmore en Flandre, ni les Rimbaud dans les Ardennes, ni les Charles Guérin en Lorraine. Ajoutons-y chez vous le Camille Lemonnier d'*Un Mâle*, le Van Lerberghe d'*Entrevisions*, le Verhaeren des *Heures*, et je me défends de citer des vivants.

* * *

Grâce à Dieu, le génie du Nord est loin d'être disparu de la tradition française, Barrès lui-même en est le fils. Quelque pression que certaines amitiés spirituelles — Maurras et Moréas — aient pu exercer sur lui, il n'a jamais renié son cœur non plus que son sang. Le *Voyage de Sparte* s'ouvre par la constatation du « destin

(1) *Revue universelle* 1^{er} janvier 1922.

particulier de ceux qui naissent entre la France et l'Allemagne », et sur le regret qu'un maître n'eût pas fourni « une discipline lorraine » à sa jeunesse. (Plus heureux, nous en tenons une de lui). Il se ferme, ce livre, sur le désir d'un lieu sacré propre à sa race : « Rien de plus beau que le Parthénon, mais il n'est pas l'hymne qui s'échappe naturellement de notre âme; il ne réalise pas l'image que nous nous composons d'une éternité de plaisir. Epictète disait malheureux l'homme qui meurt sans avoir gravi l'Acropole. Ah! s'il existait un pèlerinage que Pascal n'eût ainsi recommandé comme la fleur du monde! Je rêve d'un temple dressé par un Phidias de notre race dans un beau lieu français, par exemple sur les collines de la Meuse, à Domrémy, où ma vénération s'accorderait avec la nature et l'art, comme celle des anciens Grecs en présence du Parthénon ».

Pascal, Auvergnat, eût pu indiquer comme réalisant ces conditions le haut lieu du Puy, où une église romane si ancienne qu'elle pose sur des pierres sculptées du IV^e siècle, surmonte de la façon la plus saisissante un ancien volcan, et domine un pays aux vastes solitudes, prêt, semble-t-il, à accueillir la vision du Jugement dernier. Mais, quoi, songeons-nous, il est assez de cathédrales gothiques. Et, en effet, au moment, vers 1907, où elles furent menacées avec leurs humbles sœurs, les églises urbaines et rurales, par « les ennemis du catholicisme », Barrès les aimait au point de vouloir toutes les sauver. — Nous reconnaissons l'homme du Nord, chez qui toujours la pensée se double d'une action. Il avait senti — et dit publiquement à la Chambre, qui ne le comprit pas — que le *Cid* n'eût pu être écrit qu'à l'ombre des clochers de Rouen. Il ne se doutait pas qu'après l'odieuse attaque du dedans, l'attaque de l'ennemi extérieur dut se produire contre elle et quasi la ruiner, mais il alla pourtant au printemps de 1913 revoir la cathédrale de Reims « la plus belle de nos maisons de famille », a-t-il dit, et aussi la première cathédrale de la Gaule-Belgique. Là se continue et s'achève la méditation entamée en Grèce dix ans auparavant. Se reprenant à comparer mentalement le temple grec et l'église franque (*opus francigenum*), il conclut en ces termes définitifs :

« Ceux qui n'aiment pas nos églises, où vont-ils? Au Parthénon? Il était bien vide quand j'y suis monté, et moi bien désorienté. Et comparant l'immense univers catholique, ses parties claires et celles plus mystérieuses, avec ce monde antique où j'ai essayé de pénétrer en Grèce et sur les rives du Nil, je sens avec quelle étroitesse on pose généralement le problème de la croyance. Que me demande-t-on si je crois? Je suis sûr que j'appartiens à la civilisation du Christ, et que c'est mon destin de la proclamer et de la défendre. Ici ma raison, mon être tout entier trouve son élément, son bien-être et son élévation. Dans une église, que m'importent les difficultés de mon esprit! J'accueille le chant des chrétiens et m'y associe dans mon cœur ».

André M. DE PONCHEVILLE.

Un panégyrique de l'abbé Bremond

M. Martin du Gard est directeur des *Nouvelles littéraires*, ce qui lui permet de parler de beaucoup de bons auteurs en connaissance de cause, en même temps que de leurs œuvres. On lui doit un panégyrique de l'abbé Bremond, en quelque deux cent trente pages, parues chez Simon Kra, éditeur à Paris. A vrai dire, ce n'est pas un panégyrique. C'est une apologie où l'encens est suffisamment dosé, avec le sel attique et beaucoup de fleurs. M. Martin du Gard est tellement habitué à la chronique qu'il a bien le droit de s'en affranchir un peu. Aux *Nouvelles littéraires*, on ne fait guère autre chose, et avant de porter un avis sur un auteur, on le dissèque longuement. L'objectivité est le souci principal de l'entourage de M. Frédéric Lefèvre. En somme, on y critique peu. On y récite simplement le geste d'Henri Barbusse ou du Père Sertillanges, de M. Jacques Bainville et de M. Joseph Caillaux. C'est un kaléidoscope, sans plus. Mais c'est déjà beaucoup. Brunetière s'y fût difficilement exprimé selon son habitude.

M. Martin du Gard consacre un volume à Bremond, dans la collection des « Documentaires ». Précisément, il ne fait pas de documentation, en quoi il interrompt ses habitudes. Il fait un éloge où nous voyons toutes les qualités de l'abbé Bremond défiler tour à tour avec pièces à l'appui. Pour les défauts, on n'en parle pas. Il s'agit d'un éloge. Aussi bien M. Bremond aurait-il des défauts? Avec lui, on ne sait jamais. M. Bremond est un personnage fort mal connu, qui fait énormément parler de lui. Incontestablement, il est heureux. Tout lui réussit, tellement qu'il choisit invariablement pour ses livres les sujets les plus épineux et qu'il fut victime, plus d'une fois, de malversations odieuses. La haine et la jalousie atteignirent ce dévot humaniste. Il a connu le pilon de l'Index, le mépris des ultramontains, la haine des néo-classiques, et ce qui fut peut-être pire que tout, les sympathies des modernistes.

Qu'est-ce qu'un moderniste? Bien des gens cultivés ne le savent qu'à moitié et prétendent en parler en connaisseurs. La masse en demeure ignorante. M. Bremond, lui, le sait très bien et doit rire de bon cœur en lisant les arguties débitées sur son compte. L'heureux homme. Il est tellement intelligent. Ses amis eux-mêmes souhaiteraient qu'il le fut un peu moins. Moderniste, lui? Allons donc! Le trait essentiel du modernisme, c'est le souci du dogme et des écrits sacrés, domaine essentiel de sa critique. Or, Bremond vit ailleurs. Qui plus est, il est archaisant et jacobite. S'il voisine et cause avec Loisy, Fogazzaro et Tyrell, c'est par simple éclectisme. Quand il écrit dans une revue modernisante, c'est précisément pour exprimer des thèses antimodernistes. M. Martin du Gard nous le dit. Il le sait et nous en croyons ce que nous voulons.

M. Bremond est libéral, et cette notion, comme celle de romantisme, bénéficiant d'une élasticité merveilleuse, à chaque fois qu'on l'attaque sur ce terrain, c'est un coup d'épée dans l'eau. Et puis, est-il libéral? Peut-être. Entendons par là qu'il publiera plus volontiers au *Correspondant* qu'à la *Revue universelle*. Libéralisme du cœur, nous dit son biographe, dont saint François de Sales est la plus belle figure... et qui consiste à mettre l'accent sur ce qui rapproche et non sur ce qui divise. Aucunement libéralisme du dogme, puisque, en matière de dogme, il est plus intransigeant qu'un ultramontain, Demain, M. Bremond nous expliquera que le libéral, c'est Louis Veuillot. Enfin, il a pris parti pour Fénelon contre Bossuet. D'aucuns disent que c'était pour Mme Guyon et voilà ressuscitée toute une antique polémique dont les héros en perruque et en rabat, souvent en camail ou en soutane violette, revivent subitement, descendant tout furieux des murs de parloirs où l'oubli paraissait les avoir pour jamais accrochés. D'où une avalanche de vilaines discussions, de coups de pieds, de coups d'épingle, et que l'auteur de l'*Apologie pour Fénelon* ne méritait pas. Mais ne les a-t-il pas un peu cherchés? Et lui-même, en répondant, ne provoque-t-il pas des réponses nouvelles? On ne sait pas. On sait seulement qu'il a l'air de beaucoup s'amuser. Et il le fait avec tant de talent!... De même pour son romantisme. Petit romantisme pour cérébraux, aussi éloigné de Théophile Gautier que de M. Seillère, qui s'exprime avec

ABONNEZ-VOUS à

La revue catholique

des idées et des faits

la plus répandue,

la moins chère,

la mieux informée

infiniment plus de tact que celui de M. Paul Souday, ne sacrifie rien à l'hugolâtrie, mais glorifie Sainte-Beuve. Oh! Sainte-Beuve, quel trésor de tendresse le docte abbé lui réserve. Ressusciter l'auteur de *Volupté*, donner une âme au fantôme d'Amoury, quelle joie. Il a son portrait devant lui toujours, dans son cabinet. Que cherche-t-il le plus volontiers, l'auteur de *Volupté*, celui de *Port-Royal* ou celui de *Lundis*? Peut-être tous à la fois, y compris celui des *Poisons*...

* * *

Mais retraçons rapidement sa carrière, avant de tâcher de tirer une conclusion quelconque. Il est né à Aix-en-Provence, camarade de classe de Maurras, depuis son ennemi juré. Au reste, l'auteur de *Sainte-Chantal* n'a guère voisiné avec celui d'*Anthinéa*. Tous deux ont connu Athènes et parlé de Minerve et du Parthénon, mais les impressions diffèrent. Depuis, Maurras en a dit pis que pendre. D'emblée, Bremond lui a répondu en se qualifiant de libéral, ce qui est bien le défi suprême, le brevet d'hérésie. Jésuite, on l'envoie en Angleterre, où il fait sa philosophie, prêche, étudie, s'initie à George Eliot et se pème devant Dickens. Il a découvert l'humour. Ses ennemis s'en apercevront comme ses amis. Puis, il enseigne au collège de Mongré, près Lyon, et lit à ses élèves *Le Livre de mon Ami*, s'efforçant de leur apprendre le style d'Anatole France, le maître de l'heure. Maurras, échouant à Paris à la même époque, suivait les leçons du même maître. Puis il connaît Blondel et entre aux *Etudes*, revue des Jésuites à Paris.

En 1900, il prêche un carême à Athènes, rencontre Barrès sur les échafaudages du Parthénon. Ce sera le début d'une intimité charmante et dangereuse, où le subtil auteur du *Jardin de Bérénice* rencontrera le raffiné dans une communion de pensée et de sentiment de qualité exquise. A Bremond sera dédié le *Voyage en Orient*, à Bremond, cette charmante correspondance, dont on retrouve des bribes partout. Bremond préfacera délicieusement les *Vingt-cinq années de Vie littéraire*, la meilleure analyse que l'on ait de Barrès.

Puis viendront l'*Apologie pour Fénelon*, *Sainte-Chantal*, dont on connaît le triste sort, les deux volumes de l'*Inquiétude Religieuse*, ce conte héroïque et charmant qu'est la *Vie de Thomas More*, et mille articles épars et la colossale entreprise d'hagiographie qui fait le fleuron principal de sa couronne.

Ainsi il a poursuivi un périple d'une diversité merveilleuse. Du mysticisme provençal, il a passé au mouvement d'Oxford, de Sainte-Beuve et Véric Guttingeur à François de Sales et sainte Chantal, de Bossuet au *Jardin sur l'Oronte*. Quand de l'œuvre de Bremond, on veut dégager Bremond lui-même, on demeure stupéfait et embarrassé.

* * *

Il a écrit des choses ravissantes. Et personne mieux que lui n'a dégagé la poésie du spirituel et même de l'ineffable. Enrichissement incomparable que l'introduction de ces thèmes inédits que l'on retrouve à chaque pas de son *Histoire*. Avec lui, les saints et même les bienheureux deviennent autant d'ombres gracieuses dans un halo de lumière très discrète. Discretion voulue, comme un summum de subtilité, qui dit tout en spécifiant toujours ce qu'il ne dit pas. Style nerveux, style direct, qui court au devant du lecteur, impératif tout en gardant la nuance indéfinissable. Ironie et ferveur, dit quelque part M. Martin du Gard, avec un rare bonheur. Ferveur du mystique, qui jouit de l'ineffable comme d'un fruit inappréciable. Conquête mystique, humanisme dévot autant de chapitres irradiant de lumière, où une foule de saints bien-disants évoluent avec un souci constant du bel et archaïque langage. D'emblée nous voilà réconciliés avec les vies de saints. Voici le Carmel, dont il savoure la quiétude suave, et Mme Acorie, campée avec un brio... Idem pour Thomas More, pour sainte Chantal, pour tant d'autres...

Et pourtant, cet homme ne rassure pas. Quittons un instant toutes les philippiques et l'atmosphère de suspicion involontaire qu'elles ont créée tant à droite qu'à gauche. Regardons froidement ce grand séduisant qui sut charmer Barrès et conquit tant d'esprits supérieurs. Est-ce manque de cœur? non certes. Nous savons qu'il en a. Mais chez certains cérébraux, la ductibilité de la langue devient telle qu'une pensée infinie se déroule devant nous.

suivant les méandres d'une phrase aux apparences simples. Puis il est délicat, ironique, et il est méprisant. De Barrès, il a la hauteur, la moue supérieure, une bonté raffinée d'homme qui comprend trop bien. S'il n'a pas d'ennemis, il a des adversaires, et s'il leur pardonne, ce n'est pas qu'il leur fasse quartier. Quand il fait mine de prendre son prochain en pitié, c'est le moment qu'il paraît le moins charitable. Généreux, il défendra les vauriens et les condamnés, mais avec un tel mépris pour les bourreaux qu'on se demandera s'il y trouve autre chose qu'un divertissement. Car il sait bien qu'il est de bons bourreaux... Bref, il inquiète. Non pas que les petites querelles, survenues entre lui et l'autorité romaine, troublent beaucoup le grand public. Mais il a trop facilement raison, et quand il reconnaît ses erreurs, c'est avec une telle aisance, une telle souplesse! Il se soumet presque avec majesté.

Et nous voilà au terme de la gradation. Si nous voulons étager l'impression que fait en nous cet intellectuel exacerbé, c'est encore pour parvenir en définitive à une majesté olympienne, à une sérénité moqueuse, qui a raison de tout sans conclure jamais. Élégance suprême du partisan que les échecs trouvent de glace. Il déclare à son biographe qu'il aime de plier, que chez les libéraux comme lui, les condamnations sont joyeusement admises. Aussi bien, ajoute-t-il, « catholicisme libéral n'est qu'un pléonasme ». Voilà l'homme. Toujours supérieur, toujours prêt à tout expliquer, ayant réponse à tout. Son *Débat sur la Poésie pure* est un tissu où le fin mot appartient au plus malin. La logique paraît s'envoler aux mains de la subtilité. On ne sait plus. On est inquiet. Il n'est pas hésitant. Il est seulement trop subtil et sa sérénité s'accommode trop de la polémique. Majesté de commande? Non, certainement. Mais foncière aristocratie d'un homme, et très haut placé dans la hiérarchie des esprits. Se mêlant volontiers aux hérétiques, avec l'élégance du grand seigneur qui ne redoute pas l'encanaillement. Si l'on y regarde de plus près, on découvre une infinie bonté dans ces amitiés célèbres qui lui ont valu tant de calomnies. En veut-on un trait?

A la mort de Tyrell, lui, prêtre libre (il avait quitté la Compagnie depuis cinq ans), court en Angleterre, assiste aux derniers moments de son ami et lui ferme les yeux, après l'avoir absous sous condition, pendant l'agonie. Tyrell, condamné pour modernisme, ne sera pas enterré en terre bénie. L'évêque du lieu le fait savoir immédiatement. Bremond, cependant, accompagne l'hérésiarque jusqu'à sa dernière demeure et prononce une simple allocution sur la tombe. Le lendemain, un avis de l'évêque de Southwark le suspend de ses fonctions, décision aussitôt confirmée à Rome.

On connaît la suite. Bremond, dans une lettre publiée par le *Times*, désavouant toute sa conduite en ce qu'elle avait de répréhensible, et le drame Tyrell demeurant attaché à son nom comme une affaire un peu mystérieuse et éminemment discutable. M. Martin du Gard y projette un peu de lumière. Le curé du lieu, un Français très timoré, avait, forcément, fraternisé beaucoup avec Bremond dans les journées tragiques qui précéderent la mort de Tyrell. C'est lui, qui, épouvanté de ses responsabilités, autorisa Bremond, lequel n'agit que dûment mandaté par ce seul représentant de l'autorité ecclésiastique responsable. Donc, s'il avait voulu, l'ami de Tyrell aurait pu faire retomber automatiquement les effets du blâme de Rome sur le malheureux curé. Mais ce dernier, complètement affolé, religieux déjà en difficulté avec ses supérieurs, ne dit rien. Et Bremond laissa faire...

Est-ce chez lui monnaie courante? Semblable geste est-il tellement dans sa nature qu'on peut le croire capable de le répéter fréquemment? Nous le pensons volontiers. Son biographe rappelle heureusement le portrait que, d'après Newman, il a tracé du suspect. Cet épithète, Dieu nous garde de l'employer jamais à son endroit. M. Martin du Gard trouve qu'il la creuse si bien que, sans doute, il l'aura inconsciemment étudié sur lui-même. Suspect, jamais. Inquiétant peut-être, pour nous que le contact avec les écoles nouvelles a habitués aux affirmations et aux certitudes. Noble en tous cas et bien digne du mot de Fénelon, rappelé avec tant de bonheur par son biographe: « Dieu s'accommode des sentiments nobles. »

CHARLES D'YDEWALLE.

La renaissance de Machiavel

Il n'y a pas bien longtemps que des étymologistes anglais discutaient, avec au moins quelque apparence de sérieux, la question de savoir si l'expression *old Nick*, appliquée au diable, ne viendrait pas de Nicolas, le Nicolas, auquel ils pensaient, étant Nicolas Machiavel?

Si c'était là tout le problème, on accepterait que le quatrième centenaire de sa mort passât inaperçu, ou on en laisserait la célébration aux satanistes. Mais ce n'est pas tout. Ce même Florentin fameux (ou infâme), que le monde protestant ne connaît que comme l'auteur de la phrase (attribuée également aux Jésuites) : « La fin justifie les moyens », est proclamé, de nos jours, un des prophètes officiels du fascisme.

En 1924, l'Université de Bologne offrit à Mussolini le titre de docteur en droit; il répondit qu'il ne voulait pas d'un doctorat honoraire, mais que, comme tout étudiant, il entendait défendre ses propres thèses. Et quand on lui demanda sur quel sujet s'était arrêté son choix, il répondit : *Machiavel*.

Le 30 août de l'année suivante, Alfred Rocco, son ministre de la Justice, prit occasion d'un discours qu'il prononçait à Pérouse, pour affirmer que Machiavel n'était pas seulement une grande autorité politique, mais qu'il était l'autorité dont « le Fascisme apprend ses actions comme ses doctrines. »

L'auteur du *Prince*, des *Discours*, et de *l'Art de la Guerre*, paraît bien ne pas être aussi mort qu'on le supposait. Son défi au libéralisme est entré dans le champ de la politique réelle, affirmant ainsi, pour le monde entier, son intérêt et son importance.

Mon dictionnaire définit le mot *Machiavélique* : « appartenant à Machiavel ou à ses principes de duplicité politique; donc rusé, double-jeu, artificieux, sans principes. » C'est bien là la définition populaire, et en la lisant, on est immédiatement frappé par le déplorable manque de machiavélisme affiché par le dictateur de la nouvelle Italie, favorisant ouvertement un pareil personnage. Un amateur de duplicité n'épouse une « double cause » qu'en secret. De là la question : « Machiavel fut-il vraiment aussi machiavélique qu'on l'accuse de l'avoir été? »

* * *

Né à Florence, le 3 mai 1469, descendant de Dono dei Machiavelli, d'ancienne noblesse, ses armes étaient une croix d'azur sur champ d'argent avec quatre clous également d'azur aux quatre coins de la croix. Une ironie du sort voulut que ce fut une autre branche de la même famille, les Castellani, qui avait pour blason un aigle. Et pourtant, Nicolas semble n'avoir vécu que pour louer l'aigle, symbole des Césars, et il est tenu pour avoir été l'ennemi implacable des prêtres, des papes, de la religion, et même de l'honneur, de la décence et de la moralité.

Néanmoins, la maison où il vécut et où il mourut, loin d'avoir été abattue et rasée par une postérité outragée, reste toujours debout, à Florence, 16, Via Guicciardini.

De sa jeunesse, nous savons seulement qu'il reçut l'éducation ordinaire d'un jeune homme distingué du temps de Lorenzo le Magnifique, que son instruction ultérieure fut le fruit d'efforts personnels et non d'une formation scolaire, et qu'il hérita de son père un domaine évalué à 110 florins, domaine très modeste, qu'il ne fut jamais capable d'agrandir sensiblement. Rarement il écrivit à propos de lui-même, et dans aucun de ses écrits on ne

trouve même mentionné la mort de sa mère (qu'il perdit alors qu'il avait vingt-six ans). On a généralement cru pouvoir en conclure qu'il n'avait pas de cœur.

Ses plus anciens écrits conservés sont deux lettres de décembre 1497, l'une en italien, l'autre en latin, et s'employant à défendre un droit de famille relatif au don de la cure de Santa Maria della Fanga, droit que les Pazzi essayaient d'usurper. Il gagna sa cause, et l'incident démontre qu'il connaissait le latin (alors que rien ne permet de croire qu'il lisait ses auteurs grecs favoris dans leur langue) et que sa famille le tenait déjà pour un habile homme d'affaires.

A trente-trois ans, il épousa Marietta Carsini, qui ne lui apporta que peu ou pas de dot et qui lui donna six enfants. Elle fut une femme dévouée, mais parce que Nicolas écrivit un jour un roman satirique, *La Novella di Belfagor*, dans lequel la femme apparaît comme l'une des plus grandes causes de l'écroulement moral de l'homme, il est généralement admis qu'il n'aimait pas sa famille.

Ajoutez à tout cela que ses lettres intimes à ses amis Vettori Guicciardini feraient rougir Boccace et contenteraient un éditeur de Broadway (ce qui n'est pas peu dire!); que ses principales œuvres littéraires furent mises à l'Index par Paul IV (sentence confirmée par le Concile de Trente en 1563); que, d'après la légende, il mourut la raillerie aux lèvres, tout juste après avoir rêvé que, jamais, un homme fait pour une société polie n'allait au ciel, ajoutez cela et bien d'autres détails similaires et vous aurez une image de l'ancêtre de l'unité italienne que tout enfant reconnaîtra.

* * *

Pascal Villari, le plus prolixe de ses biographes, le décrit physiquement et le montre dépourvu de cornes et de pieds fourchus. Pour le surplus : « il était de stature moyenne, chétif d'apparence, il avait les yeux brillants, les cheveux foncés, la tête plutôt petite, le nez légèrement aquilin et la bouche aux lèvres tirées. » Il donnait l'impression d'un observateur et d'un penseur pénétrant, mais ne paraissait pas capable d'acquérir une grande influence sur autrui. En fait, il n'acquiesça pas cette influence sur les autres. Il passait sa vie à s'informer pour le compte de ses supérieurs officiels (il n'eut pas moins de vingt et une missions diplomatiques importantes à son crédit), à écrire des histoires et à réinventer l'art de la guerre et celui de la politique. Il ne semble pas avoir jamais été déçu, mais il n'y a pas d'indication qu'il ait eu une influence personnelle sur le cours des événements. Son salaire comportait, de temps à autre, quelques mètres d'étoffe à distribuer en présents, plus un éventuel florin pour lui-même, rarement assez pour couvrir ses frais. Dans les dernières années, sa pauvreté était telle que, parlant de lui-même, il se décrit : « accroupi dans ses haillons ». A sa mort, il avait cinquante-huit ans, aucun de ses contemporains ne songea même à écrire sa biographie, malgré qu'il fut membre du clan littéraire qui fréquentait les fameux jardins d'Oricellarii visités par Léon X.

En résumé, Machiavel fut, pour sa génération, un homme de grande utilité et de petite importance politique. A vingt-neuf ans, il entra dans la vie publique comme secrétaire des Dix, les Dix étant une espèce de sous-comité du gouvernement de la République de Florence. Il tint cet emploi pendant quatorze ans, chargé, quand il n'était pas en mission au loin, de la correspondance d'Etat et de guerre.

* * *

Les Médicis avaient été expulsés et la République était dominée par l'éloquence fongueuse du Frère prêcheur Savonarole, que Machiavel appelle « le prophète désarmé », dont le langage « ne serait même pas toléré par un chien ». Sa haine des prophètes

désarmés était accrue par l'expérience qu'il fit avec une certaine duchesse, une trafiquante en soldats mercenaires, auprès de laquelle le conduisit sa première mission diplomatique. La dame en question avait déjà enterré trois maris — non sans avoir encouru le suspicion d'en avoir empoisonné l'un ou l'autre — et se révéla une partenaire trop forte pour celui que le monde allait considérer un jour comme l'as des intriguants. Elle le reçut avec de belles paroles, en présence de l'ambassadeur de Venise, et atermoya. Il vit bien son jeu et... vit aussi les mercenaires s'en aller vers Venise plutôt que vers Florence.

L'épisode est important car il conduisit Machiavel à l'idée développée dans son *Art de la guerre* (la seule œuvre imprimée de son vivant), et adoptée par toutes les nations du monde, que les Etats doivent dépendre d'armées nationales et non pas de soldats étrangers se battant pour leur paie. Mais sa mission fut un échec.

Néanmoins, ses chefs le portèrent aux nues pour cet échec. La raison? C'est que les mercenaires eussent pu prendre le chemin de Pise, ce qui eut été bien pire! Et puis Machiavel avait agi avec une évidente bonne foi. C'était un homme sûr, dans lequel on pouvait avoir confiance, un homme, en vérité, qui, jamais, ne manqua à la parole donnée ni ne rendit de faux témoignages.

* * *

Les pérégrinations d'une cour à l'autre, de la Romagne et de César Borgia à Sforza de Milan, de Sforza en France, de la France à Maximilien, de Maximilien à Rome, firent naître ses étonnants « Rappports », où rien ne lui échappe et où rien n'est inventé. Romancier rassemblant ses matériaux, il n'était pas prêt encore pour donner libre cours à son imagination. Toutefois, la tendance de traiter tout fait en exemple d'une loi générale, perce déjà. Il pose les bases de l'école moderne de science historique et de sa propre philosophie politique. Il se hérisse d'aphorismes, et on peut le citer comme on cite Pope. Son style a la clarté étincelante, presque effrayante d'un Voltaire.

Mais à la lecture, quelque chose du caractère du Français se fait sentir... par son absence. Ce froid cynisme n'est pas froid. Notre rusé matois a échoué. Regardant Gorgon, il n'a pas été changé en pierre. La bouche aux lèvres tirées se détend, mais c'est moins un ricanement qu'une grimace drôle qui apparaît. Par Bacchus! On aime ce bonhomme. Tout le monde parait

l'aimer. Il trouve le temps d'écrire des lettres privées à ses collègues et à ses supérieurs. On le lit à voix haute à ces « petits soupers » auxquels il ne peut plus assister en personne, et où ses sarcasmes et ses railleries font rire les convives « à se décrocher la mâchoire ».

Et ses amis l'accusent aussi d'être devenu une nuisance tellement il les envoie à travers toute l'Italie pour lui trouver des livres. C'est ainsi qu'il veut les *Vies*, de Plutarque, qui ne se trouvent qu'à Venise. Car il a besoin de s'enfoncer dans les classiques « pour bannir le souvenir des tableaux horribles » dont il lui faut être le témoin. « Il lui était intolérable d'être toujours mêlé à un aussi dense réseau d'infamie » que celui qu'il découvrait dans ses visites aux princes temporels, ou « de vivre parmi des hommes endurcis dans le crime, toujours prêts à trahir et à tuer, sensibles seulement à la force brutale », pour citer un biographe. Aussi écrit-il, pour se distraire, des lettres licencieuses et amusantes, et ne cesse-t-il de demander de pouvoir retourner chez lui, chez sa femme et dans sa famille. Il semble qu'un larron eut été fait d'étoffe plus austère.

Son souhait se réalise car, Savonarole ayant été exécuté depuis longtemps, la République de Florence tombe une fois de plus dans les mains des Médicis. Soderini, l'ami de Machiavel, est déposé. Lui-même, qui a joué un grand rôle dans la défense de la cité, perd son emploi, est banni pour un an et condamné à 1.000 florins d'amende.

Quasi réduit à la misère, il se retire avec les siens dans sa petite villa près de San Casciano, non sans avoir été d'abord accusé de conspiration contre les Médicis revenus et avoir été mis à la torture : quatre tours de roue, dit l'histoire, six, à l'en croire, lui. Et il ajoute : « je suis vraiment content de moi-même et je crois qu'il y a vraiment plus en moi que je n'ai jamais pensé. » Il avait, en réalité, très bien subi l'épreuve, pour un fripon, et les grossiers sonnets dans lesquels on prétendait autrefois qu'il avait ridiculisé ses co-détenus, ont été reconnus faux.

Mais d'où vient donc cette mauvaise réputation? Pour le comprendre, pour connaître la source de sa honte et de gloire, il nous faut rechercher ce qu'il fit durant son exil à San Casciano (1).

HARVEY WICKHAM.

(Traduit de l'anglais.)

(1) La deuxième partie de cette étude paraîtra dans notre prochain numéro.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

L'Unité de l'Église et le Protestantisme.

Dans la nouvelle collection *La Vie chrétienne*, collection de doctrine et d'histoire religieuse, publiée chez Bernard Grasset, sous la direction de Maurice Brillant, M. Charles Journet vient de donner une étude du plus haut intérêt sur *L'Union des Églises*. Ce volume, très vivant et très fouillé à la fois, traite de ce fait capital qui est une révolution dans l'histoire du protestantisme : la tendance actuelle qui le travaille à sortir de la division, de la dissémination, du chaos des sectes pour reconstituer son unité. Ses ambitions montent même plus haut, c'est à recoudre la robe déchirée du Christ, à refaire l'unité de la chrétienté qu'il vise en

englobant dans une vaste fédération toutes les Églises, l'Église réformée unifiée, l'Église orthodoxe et l'Église romaine.

On sait que sur la route qui doit mener à la réalisation de cet idéal grandiose, deux jalons ont été plantés : la Conférence universelle du christianisme pratique, *Life and Work*, Vie et Action, réunie à Stockholm en 1925, sous la présidence du roi de Suède, et le Congrès universel du mouvement *Faith and Order*, Foi et Hiérarchie ou Dogme et Discipline, tenu cette année à Lausanne, sur l'initiative de l'Église épiscopale d'Amérique.

Bien que l'Église catholique, autrement consciente d'être la seule véritable Église du Christ que les orthodoxes, ait décliné les invitations de prendre part à ces assemblées, où elle ne pouvait s'aligner avec les sectes dissidentes en quête de l'unité dont elle jouit, les catholiques ne pouvaient se désintéresser de ce fait

considérable et ils ont même suivi avec une sympathique attention la marche des événements.

Ce volume de Charles Journet en est la preuve. Il est tout entier consacré à ce Congrès de Stockholm, dont le principal inspirateur fut Nathan Söderblom, archevêque d'Upsal, et qui, différant totalement du fameux Parlement des religions de Chicago, où régna la plus étrange promiscuité, s'entendit au moins, si pas sur des réalités, au moins sur des mots pour acclamer le Christ et son Royaume.

Je n'entends pas analyser ici l'ouvrage de Charles Journet, qui, embrassant le sujet dans toute son ampleur, ne se borne pas à la question essentielle de l'unité, mais, s'attachant aux discussions de Stockholm sur le Royaume de Dieu, examine à fond la conception luthérienne et individualiste, puis la conception calviniste et sociale, pour confronter enfin, puisque cette dernière a triomphé au Congrès, le christianisme social protestant et le christianisme social catholique et conclure, sous d'expresses réserves, à une certaine collaboration possible sur ce plan. Je m'arrête ici au nœud vital du problème qui se pose présentement et préoccupe des millions d'intelligences : « Comment refaire l'unité de l'univers chrétien ? Quelles sont les positions réciproques du catholicisme et du protestantisme sur ce terrain de l'unité ? »

* * *

L'aspiration vers l'unité de tout l'univers chrétien est assurément un fait prodigieux, une réaction extraordinaire contre la dislocation et le déchirement de la chrétienté.

Mais il saute aux yeux que les parties divisées ne peuvent se rejoindre dans la nuit. Tous se réclament du Christ, de son vœu sublime : *Sint unum*, « Qu'ils soient un ! », de sa volonté de rassembler l'humanité, dont il est le Chef, le Pasteur suprême, dans le même bercail. Mais il importe souverainement de s'entendre sur la pensée du Christ que recouvrent ces mots si l'on veut sincèrement la réaliser.

L'Eglise est le Christ continué, perpétué, socialisé. Il est essentiellement esprit invisible et corps visible. Le christianisme, par une conséquence nécessaire, est essentiellement âme invisible et corps visible, âme, première, par la charité, corps, second, mais essentiel aussi, par les organes des pouvoirs. Le Christ enseignait, dirigeait au dehors, sanctifiait par le dedans. L'Eglise donc, c'est l'autorité extérieure pour enseigner : c'est le magistère, pour gouverner : c'est la juridiction, puissance pour communiquer la grâce secrète par des moyens visibles : ce sont les sacrements. Voilà, dit Journet, les trois arches de granit, divinement construites.

C'est le Portique ouvert sur les Cieux inconnus.

Voilà l'unité de l'Eglise, telle qu'elle est voulue par le Christ, visible par ses triples pouvoirs, invisible par son âme, qui est l'Esprit-Saint. Hors de cette Eglise, pas de salut. On appartient visiblement à son corps par le baptême, invisiblement à son âme par l'amour. Certains sont à l'Eglise visiblement, avec la charité, ils seront sauvés, ou sans la charité, et ils seront damnés. D'autres en sont secrètement, ignorant invinciblement l'Eglise, ayant au cœur la vraie charité, ils seront sauvés. Les catholiques peuvent se damner, et c'est malgré leur religion qui est la seule vraie. Les hérétiques peuvent se sauver, et c'est malgré leur religion qui est fautive.

L'auteur a rencontré une magnifique exposition de l'unité de l'Eglise, unité cachée, dont l'autre, l'extérieure, n'est que le moyen visible et l'apparent symbole, dans une lettre de Bossuet à une demoiselle de Metz. C'est d'une incomparable beauté et d'un lyrisme transportant. Je ne puis malheureusement citer que le début, et je renvoie à la *Correspondance*, publiée par Levesque,

dans laquelle de fins critiques voient le chef-d'œuvre de Bossuet.

« L'Eglise est composée de justes et de pécheurs. Elle gémit sans cesse dans les justes, qui sont la partie céleste, pour les pécheurs, qui sont la partie terrestre et animale, et la conversion des pécheurs, est le fruit de ce gémissement intérieur et perpétuel... Cette Eglise ainsi composée, dans un si terrible mélange, se démêle néanmoins peu à peu et se défait de la paille. Le jour lui est marqué où il ne lui restera plus que son bon grain, toute la paille sera mise au feu. Une partie de cette séparation se fait visiblement dans le siècle par les schismes et les hérésies ; l'autre se fait dans le cœur et se confirme au jour de la mort : chacun allant en son lieu. La grande, universelle et publique séparation se fera à la fin des siècles par la sentence du Juge. Toute l'Eglise soupire après cette séparation, où il ne restera plus à Jésus que des membres vivants. Alors, l'Eglise ira au lieu de son règne, n'ayant plus avec elle que ses membres spirituels, démêlés et séparés pour jamais de tout ce qu'il y a d'impur ; cité vraiment sainte, vraiment triomphante, royaume de Jésus-Christ, et régnaute avec Jésus-Christ.

» En attendant ce jour, elle gémit ici bas comme une exilée ; assise, dit le saint psalmiste, sur les fleuves de Babylone, elle pleure et gémit en se souvenant de Sion ; assise sur les fleuves, stable parmi les changements ; non emportée par les fleuves, mais soupirant sur leurs bords ; voyant que tout s'écroule et soupirant après Sion, où toutes choses sont permanentes ; pleurant de se trouver au milieu de ce qui se passe et qui n'est pas, par le souvenir qu'elle a au cœur de ce qui subsiste et qui est : tels sont les gémissements de cette exilée.

» Elle chante cependant pour se consoler, et elle chante le même cantique de la céleste Jérusalem : *Alleluia*, louange à Dieu ; *Amen*, ainsi soit-il. Louange à Dieu pour sa grande gloire. Ainsi soit-il dans la créature par une complaisance immuable à la volonté de Dieu. C'est le cantique de l'Eglise.

» L'Eglise est persécutée, louange à Dieu, ainsi soit-il ; l'Eglise est dans le calme, louange à Dieu, ainsi soit-il. Disons-le pour tout le corps de l'Eglise ; disons-le pour toutes les âmes qui souffrent en de pareilles vicissitudes... L'Eglise est comme inondée par le déluge des mauvaises mœurs ; l'Eglise semble quelquefois être donnée en proie à l'erreur qui menace de la convertir toute ; cependant, sa sainteté demeure entière. Sa foi éclate toujours avec tant de force, que même ses ennemis sentent bien par une céleste vigueur, qu'ils ne peuvent point l'abattre ; mais, par là, elle-même sent qu'il n'y a que Dieu qui la soutienne.

» ... Vous me demandez ce que c'est que l'Eglise : l'Eglise, c'est Jésus-Christ répandu et communiqué, c'est Jésus-Christ tout entier, homme parfait, Jésus-Christ dans sa plénitude.

Cela dit, et c'est de la plus limpide évidence, un abîme se creuse entre la conception catholique de l'unité et la conception protestante. Il appartient à cette unité, telle que le Christ la réalise en soi et la veut réalisée en l'Eglise, d'être à la fois intérieure, invisible, par la foi et la charité, et extérieure ou visible par les dogmes, le gouvernement, les sacrements. Cette essentielle unité vient d'en haut. La diversité accidentelle vient d'en bas, des différenciations humaines et des dispositions d'âmes variables.

D'emblée surgit la contradiction entre Rome et Stockholm. Tout ce qui touche au dogme, à la Trinité, à la Divinité du Christ à la hiérarchie, aux sacrements, Rome le regarde comme essentiel à l'infrangible unité de l'Eglise. Stockholm s'est hâtée de déclarer tout cela accidentel et superflu, elle a proclamé que l'essentiel était l'action, la christianisation de la civilisation, la pacification politique et économique du monde. Elle renverse la parole du Christ : le Royaume de Dieu, d'abord, le reste par surcroît. Cherchez d'abord, dit-elle, la paix, la félicité terrestre, et le Royaume de Dieu vous sera donné surajouté.

L'idéal romain d'un seul credo captivant les intelligences, d'une

seule Autorité dirigeant ces volontés, d'un seul culte sanctifiant les fidèles, a pu hanter jadis les partisans de la Réforme, ils sont même parvenus à une certaine stabilité doctrinale et culturelle dans quelques confessions nationales, comme le calvinisme hollandais, le luthéranisme scandinave.

Mais le protestantisme porte en soi un principe de division, le libre examen, qui est son esprit propre, son âme, son essence. Par une conséquence inéluctable, les promoteurs du *for Life and Work* ont jeté par-dessus bord la triple unité constitutive du christianisme, unité de dogme, de culte, de juridiction, pour chercher l'unité spirituelle dans l'action, dans la vie, dans ce qu'ils appellent le « christianisme pratique », s'étant persuadé que l'action peut rester profondément *une*, indépendamment de la variété des convictions qui la commandent et de la divergence des fins ultimes vers lesquelles elle est orientée!

Sans doute, et l'observation en est extraordinairement intéressante, une autre tendance se fait jour qui va dans un sens diamétralement opposé à la théorie protestante fondamentale, elle est représentée par le mouvement *for Faith and Order*. Ses partisans croient au Christ, à l'Incarnation, à la Présence réelle, ils veulent restaurer dans les églises réformées les formes dogmatiques et hiérarchiques contenues dans l'Évangile. Ce sont eux qui ont organisé la Conférence de Lausanne en poursuivant le but louable d'unifier les croyances. Mais l'insuccès de ce Congrès est flagrant : des dissensions profondes ont divisé l'assemblée, mettant aux prises modernistes et traditionalistes. L'incorporation des Églises à l'Église anglicane, considérée comme *pont* a été rejetée. Il reste assurément une noble tendance, mais qui est destinée à l'inévitable avortement, aussi longtemps que ne sera pas répudié le principe mortel du libre examen. Le mérite du *for Faith and Order* est de redresser l'échelle des valeurs, de remettre à leur place, qui est essentielle, le dogme ou l'enseignement de Jésus, la hiérarchie ou l'organe de Jésus, le culte, les sacrements, ou le véhicule de la grâce de Jésus.

Il est, enfin, un groupe de protestants français du Midi qui veulent aussi remonter la pente, briser avec le protestantisme libéral pour faire retour au protestantisme primitif, à ce qu'il retenait du christianisme traditionnel. Encore une fois, il ne suffit pas de répudier le modernisme pour s'asseoir dans l'unité stable, il faudrait rejeter l'esprit dont furent imbus les premiers réformateurs et qu'ils ont transmis à leurs successeurs, le libre examen, en vain arrêté par les premiers à certaines parties du dépôt doctrinal, inévitablement étendu par les seconds à toutes les notions.

Stockholm a montré la faillite du protestantisme dans son entreprise de restauration unitaire, de réorganisation de la chrétienté sur la base de l'unité. Il n'en pouvait être autrement.

Luther, comme l'observe Charles Journet avec une admirable perspicacité, a séparé la grâce de la liberté, la foi des œuvres, le royaume intérieur de l'organisation extérieure, l'Église invisible, seule divine, de l'Église visible, purement humaine, d'après lui.

Toute sa religion consiste à croire ferme que les mérites du Christ nous sont imputés pour couvrir nos fautes, théorie profondément illogique d'après laquelle l'âme est censée justifiée sans avoir été modifiée par la grâce ni dans sa substance ni dans ses facultés. À quoi revient alors l'action sacramentelle, l'action hiérarchique? Religion parentat individualiste, de toute façon réfractaire à l'unification sociale.

Le protestantisme qui est issu de ces principes léthifères se débat dans la crise de la désagrégation pour se refaire dans l'unité. De là ces congrès répétés où s'assemblent les représentants d'une multitude de confessions religieuses avides d'une régénération. Il serait souverainement injuste de méconnaître chez les inspirateurs de ce mouvement vers l'unité, une réelle noblesse d'âme, une absolue sincérité. Beaucoup reviennent de loin et réapprennent que l'Église

du Christ est pourvue par lui des marques indubitables de sa visibilité. Beaucoup sentent le besoin de remonter à la source de l'Évangile, de prendre contact direct avec le Christ. Il y a, assurément, sur ce monde agité de tant de passions, comme un souffle surnaturel qui passe et soulève les âmes. Puis, l'internationalisme, la compénétration des peuples et des races devait se faire sentir aussi dans la sphère religieuse et pousser les esprits dans la voie de l'unification.

Est-ce une tour de Babel qu'ils construisent? se demande Charles Journet. Mais à Stockholm, il n'y avait pas de confusion des langues, il n'y eut confusion que des croyances.

Est-ce une Pentecôte? Mais quelle Pentecôte que celle de ce Concile qui se trompait officiellement sur la sorte d'unité que réclame l'Esprit, tout autre qu'une superficielle fédération.

Ni tour de Babel, conclut-il, ni Pentecôte! Soleil de minuit sur la chrétienté; ni le plein jour, ni la pleine nuit. Est-ce une étape vers le jour ou une étape vers la nuit? C'est le secret de Dieu.

J. SCHYRGENS.

GRANDE BRETAGNE

John Bull et la S. D. N.

D'après un article de M. Frank H. Simonds « John Bull et la S. D. N. » dans *The Review of Reviews* du 15 octobre-15 novembre 1927.

Pour un Américain habitué à être regardé en Europe comme le citoyen d'un pays responsable de tous les maux de cette dernière, rien n'est plus intéressant que la situation dans laquelle se trouve actuellement l'Anglais vis-à-vis de l'opinion publique européenne. Car alors que celle des États-Unis attribue à la Grande-Bretagne la responsabilité de l'échec de la Conférence navale, c'est avec une unanimité toute pareille que l'Europe impute à Albion l'insuccès de toutes les tentatives visant à réaliser en Europe le désarmement par l'intermédiaire de la S. D. N.

À l'heure actuelle, Europe, Asie, Amérique jugent de la même façon la politique de John Bull : la position de ce dernier manque dès lors d'agrément plus encore que celle d'Onclé Sam, *alias* Onclé Shylock.

À regarder la situation d'un point de vue exclusivement européen, on peut dire, sans exagération, qu'aux yeux de tous les éléments libéraux et progressistes, la Grande-Bretagne aux mains des conservateurs impénitents (Die-Hards) joue exactement le rôle de l'Autriche entre 1815 et 1848. Tout son effort est concentré en premier lieu sur le maintien des méthodes et des systèmes d'avant-guerre; elle utilise la crainte du bolchevisme tout comme la politique de Metternich était renforcée par les appréhensions qui avaient survécu à la Révolution française; elle tâche de faire de la S. D. N. un instrument de répression à l'instar de la Sainte-Alliance.

* * *

D'une façon générale, deux groupes d'idées sont à l'œuvre dans l'Europe de nos jours; parlons-en comme du nationalisme et de l'internationalisme. Sur le Continent, peu de différence entre les partis libéraux des pays les plus importants; peu de différence aussi entre les partis nationalistes de France, d'Allemagne, de Grande-Bretagne. Mais, l'Italie à part, cette dernière est le seul État où le nationalisme exerce une influence prépondérante sur la politique étrangère.

* * *

Quels sont les trois objets principaux du nationalisme britannique?

Apparemment ceux-ci :

1. Maintenir vis-à-vis des États-Unis la suprématie navale.

2. Maintenir vis-à-vis du Continent européen la situation de l'Angleterre telle qu'elle résulte de l'équilibre des forces (*balance of power*);

3. Concentrer toute l'énergie britannique en vue de la réalisation de quelque forme d'« association d'Empire » (*imperial association*), économique plus encore que politique, et permettant à la Grande-Bretagne de récupérer sa puissance sérieusement ébranlée par la guerre.

Le mouvement ascensionnel des Etats-Unis, conséquence de la guerre, a eu lieu, pour une bonne part, aux dépens de la Grande-Bretagne. Les conséquences économiques et financières de ce mouvement ascensionnel avaient été immédiates. Les conséquences politiques commencent seulement à se faire sentir — et ce de façon plutôt désagréable. Car, si, d'une part, aucun Anglais de bon sens ne pense à faire la guerre à l'Amérique pour recouvrer le terrain perdu, il en est bien peu qui se résignent à accepter comme définitive la disparité de forces aujourd'hui existante entre l'Amérique et l'Angleterre. Mais la seule façon de rétablir l'équilibre ne gît-elle pas dans l'*imperial development*?

* * *

Quelle est la grande difficulté à laquelle la Grande-Bretagne a à faire face? La voici. Elle est un Etat européen. Mais ses Dominions, éloignés des affaires européennes, bien décidés à ne pas s'y enliser, jouent le rôle d'autant de freins appliqués à la politique européenne de l'Angleterre. Et chaque fois qu'on demande à celle-ci d'assumer quelque obligation de caractère européen, les Dominions sont là qui protestent.

Ainsi, d'une part, l'intérêt de la Grande-Bretagne l'astreint à se préoccuper de la paix européenne, de l'autre, des considérations d'ordre « impérial » l'empêchent de se lier les mains pour ce qui est des garanties seules aptes à assurer la sécurité et le désarmement.

* * *

Du point de vue de leur répugnance à assumer des responsabilités européennes d'ordre général, travaillistes et libéraux ne diffèrent pas, en principe des tories. Mais alors qu'un gouvernement Mac Donald se joindrait volontiers aux libéraux du Continent pour arriver à une solution « S. D. N. ienne » du problème sécurité. Désarmement, le gouvernement tory ne voit dans cette même S. D. N. qu'une dangereuse menace. C'est de propos délibéré qu'il la relègue à l'arrière-plan, qu'il veut maintenir la paix européenne par l'intermédiaire des pactes de Locarno et d'un contrôle exercé par la Grande-Bretagne sur la politique française et allemande. Mais, d'autre part, pour que l'Italie ne le gêne pas trop, ce même gouvernement tory fait parfois des concessions à Mussolini, en Albanie par exemple.

Au fond, les tories voudraient rétablir *mutatis mutandis* la situation européenne d'avant 1900, la Grande-Bretagne évoluant au mieux de ses intérêts entre la Triple-Entente et l'Alliance franco-russe.

De cette conception à celle d'une S. D. N. teintée d'universalisme, il y a loin.

En révélant à Genève, non sans maladresse, qu'il avait toujours présentes à l'esprit deux « Leagues » (1) : celle de l'Empire britannique d'abord, la S. D. N. ensuite, Sir A. Chamberlain a ébruité la conception tory, ou pour être exact, il a montré pourquoi l'influence britannique avait, jusqu'ici, empêché tout désarmement en Europe. Car pour lui le *British Empire* vient en premier lieu, la S. D. N. seulement après... Car la Grande-Bretagne n'est intéressée à prévenir une guerre qu'en tant que celle-ci pourrait constituer une menace pour... la Grande-Bretagne elle-même. Si tous les peuples continentaux se disent qu'une nouvelle guerre les engloberait tous, en Angleterre, on pense autrement et on se dit qu'il pourrait y avoir de nouveaux conflits armés à l'instar de ceux de 1866 et de 1870; on désire aussi garder toute sa liberté pour pouvoir prendre telle décision ou telle autre lorsque la guerre aura éclaté.

* * *

D'autre part, si l'Angleterre préconise un désarmement réduisant les effectifs des armées permanentes du continent, elle se refuse

categoriquement à limiter sa propre puissance navale en adoptant le point de vue continental ou le point de vue américain. Ce faisant, elle voue d'avance à l'insuccès la réalisation des conceptions européennes de la sécurité et du désarmement.

Mais la S. D. N. n'existe-t-elle pas pour réaliser celui-ci et celle-là? Il s'ensuit que, membre de la S. D. N., la Grande-Bretagne se voit isolée des autres peuples d'Europe et qu'elle se voit même contrainte de contrecarrer leurs propositions.

Aussi les torys aimeraient-ils voir la « League » devenir un organisme vague et nuageux, sans pouvoirs précis et surtout sans ressources matérielles; un instrument pouvant être utilisé par eux, le cas échéant, mais impuissant à leur prescrire quoi que ce fut.

Or, la conception qu'on se fait de la S. D. N. sur le Continent est toute différente. Pas de désarmement sans sécurité. Pas de sécurité sans la garantie de tous les Etats membres de la « League ». Mais tout projet concret visant à de telles garanties se heurte, inéluctablement à un veto britannique.

* * *

Entre l'attitude américaine et celle de l'Angleterre il y a cette différence que, une fois décidés à ne pas contracter d'obligations pouvant les entraîner trop loin, les Américains sont rentrés chez eux alors que les Britanniques ne sauraient agir de même. Ils sont en Europe. Une guerre franco-allemande constituerait pour eux une menace. Aussi ont-ils inventé un système en vertu duquel ils ne donnent de garantie que là où ils sont directement intéressés. Mais, un tel système, s'il donne — bien que de façon inadéquate — satisfaction à la France, à la Belgique, à l'Allemagne, laisse les autres Etats sans protection. Aussi ceux-ci demandent-ils un système de garanties général, ils se heurtent à la Grande-Bretagne. Par quoi le gouvernement tory a condamné la S. D. N. à la stérilité, a contrecarré les tendances progressistes sur le Continent a réduit l'Angleterre à un état d'isolement presque complet en Europe. Elle est devenue, comme nous l'avons dit, pour les progressistes continentaux un pendant de l'Autriche de Metternich.

* * *

Le Protocole de Genève est certainement inacceptable pour la grande majorité des Anglais, quels que soient leurs sentiments politiques. Mais en ce qui concerne leur attitude envers la S. D. N., il y a, entre celle des tories et celle de leurs adversaires, une différence notable.

Mac Donald avait tâché de coopérer avec les progressistes européens pour arriver à une solution par l'entremise de la S. D. N. Mais Chamberlain avertit celle-ci, non sans hauteur, de ne pas s'aventurer sur le terrain du Protocole; il exploite l'influence britannique à Paris et à Berlin pour entraver les efforts de la S. D. N. et des petits Etats; il tâche de faire revivre la conception périmée du Concert européen.

Alors qu'il y a certaines limites à la collaboration des libéraux britanniques avec les programmes des Etats continentaux et de la S. D. N., la politique tory engendre dans ce domaine une paralysie complète et immédiate. Voilà donc la « League » vouée à l'avance, et inéluctablement, à un échec et à la stérilité dans tout le problème vital du désarmement et de la paix. Car la Grande-Bretagne prétend virtuellement au sein de la S. D. N. à un droit de veto contre lequel s'insurge toute l'Europe progressiste.

Mais voici ce qui est important par-dessus tout : la façon dont Sir A. Chamberlain a parlé et a agi à Genève n'a fait que confirmer dans l'esprit « continental » le soupçon qu'entre le *Commonwealth* britannique et la S. D. N. il y aurait incompatibilité complète et que l'Angleterre aura, en conséquence, pour objet de sa politique, de paralyser les efforts de la « League » en exploitant le système locarnien. Aussi ce mot magique d'*attendez*, proféré par M. Politis, mot applaudi avec frénésie par Sir A. Chamberlain, a-t-il été interprété par les amis du diplomate hellène de façon suivante : « Attendez le résultat des prochaines élections générales britanniques ».

(1) « League of nations » ou « League » tout court = Société des nations

IRLANDE

Après les élections

D'après un article de Miss Patricia Hoey : La situation en Irlande, dans The Review of Reviews, du 15 octobre-15 novembre 1927.

L'Etat Libre est plus près aujourd'hui d'une situation normale qu'il ne l'a été depuis un demi-siècle. La « paix » est à l'ordre du jour partout. La fraternité pourra-t-elle être également reconquise un jour? C'est vraisemblable, puisque vous ne trouverez pas dans toute l'Irlande cent personnes qui vous diront ne pas désirer voir la fin des luttes et des représailles. On voudrait une unité apte à anéantir toute éventualité d'un nouvel assassinat analogue à celui qui a mis fin aux jours de Kevin O'Higgins.

Bref, si les promesses que l'Irlande fait entendre à l'heure qu'il est prennent corps, il ne semble pas y avoir de limites à sa marche ascendante.

Mais aucun progrès moral, économique ou intellectuel n'était possible aussi longtemps qu'une notable partie des représentants du peuple ne siégeait pas au Dail (Parlement), se refusant à discuter les problèmes politiques et sociaux du jour, de crainte de devoir renoncer à l'idéal républicain.

Cette question du traité anglo-irlandais, accepté par le parti Cosgrave, rejeté par le parti Valera, était réellement une malédiction pour l'Irlande. Tout un réseau de fils de fer barbelé — menaces, haines individuelles, traditions, promesses extravagantes, sang versé — séparait le peuple irlandais en deux. Et le gouvernement, obligé de se battre d'une main, d'édifier de l'autre, ne pouvait pas gagner du terrain.

Si O'Higgins n'avait pas été tué, il aurait peut-être été à même d'indiquer à son peuple une voie moins accidentée vers l'unité que celle qui devra être suivie aujourd'hui. Mais il n'est plus. Le neuf dixièmes du peuple irlandais furent pétrifiés par cet assassinat. On comprit que les conditions qui avaient rendu celui-ci possible étaient le résultat indirect d'une situation politique contre nature.

* * *

Les mesures législatives proposées par le gouvernement Cosgrave ont modifié cette dernière du tout au tout. Eamonn de Valera et ses adhérents sont entrés au Dail, ont prêté serment et ont par là brisé les barrières le séparant du reste de l'Irlande.

Beaucoup se disent que bien des vies et des foyers précieux auraient pu être épargnés si M. de Valera s'était résigné à prendre cette décision cinq ans plus tôt.

Pour en revenir au traité anglo-irlandais, c'est un désappointement amer pour beaucoup de ses partisans que M. Cosgrave n'ait pas obtenu des électeurs, lors de la dernière consultation électorale, un mandat bien net. L'explication de ce fait? Il y en a plusieurs. La principale est celle-ci : la masse des électeurs s'était trouvée en face d'une situation politique extrêmement difficile. « L'homme dans la rue » était fort satisfait de voir les républicains entrer au Parlement; cette satisfaction, il tenait à l'exprimer; un verdict décisif du pays contre M. de Valera aurait pu être interprété comme une désapprobation. Mais d'autre part, les masses ne voulaient pas de M. de Valera au pouvoir. Autre considération encore : si la majorité voulait que le parti Cosgrave restât au pouvoir, elle tenait aussi à voir au Dail une opposition effective. Comment concilier toutes ces vues à la fois?

Il ne faut pas oublier non plus que M. de Valera avait avec lui, dans la campagne électorale, ce que son parti comptait de meilleur — la disparition d'un homme comme O'Higgins avait été pour le président Cosgrave une perte irréparable.

Le résultat général de sélections peut donc être interprété ainsi : le peuple irlandais aura voulu manifester à la fois son approbation du traité anglo-irlandais et du régime Cosgrave, sa satisfaction de voir les républicains entrer au parlement, et son désir de paix : tâche à laquelle un Socrate lui-même aurait pu ne pas suffire!

Au Dail, M. Cosgrave aura une majorité fort petite, certes, mais plutôt stable et de taille à prévaloir contre toutes les manœuvres et coalitions auxquelles pourrait recourir, dans un avenir prochain,

le Fianna Fail (parti républicain), que la vie parlementaire va certainement discipliner et assagir.

Pour ce qui est du Président Cosgrave, il veut la paix et la réconciliation et a posé ses conditions. Elles sont les suivantes :

1. Soumission volontaire à la volonté du peuple;
2. Le budget national équilibré;
3. Une seule armée disciplinée et contrôlée par le Dail;
4. Une police « efficiente »;
5. Enlèvement de leurs armes, à toutes les personnes que l'Etat irlandais n'a pas autorisées à en posséder;
6. Une magistrature indépendante;
7. Nulle trêve d'aucune espèce avec le crime;
8. Fidélité aux engagements contractés à l'intérieur comme à l'extérieur;
9. Entrée au service de l'Etat réglée par les mérites seuls des postulants;
10. Paix dans le pays et à l'étranger.

Ces conditions n'ont pas été acceptées par M. de Valera et il n'en a pas formulé d'autres. Mais bien qu'une fusion politique dans un avenir prochain soit improbable, des accords économiques entre les deux partis sont assez vraisemblables.

Pour ce qui est des autres partis, la défaite des travaillistes qui ont perdu 9 sièges et M. Johnson, leur brillant leader, est tout particulièrement à signaler. Cette défaite est regrettable, tout comme celle de M. Patrick Baxter, leader du parti des fermiers. Le corps électoral ne semble vouloir aujourd'hui ni des petits groupements, ni du dilemme : « pour » ou « contre » le Traité; mais il désire voir une situation où les deux grands partis consentiraient à parlementer et à discuter.

Les enfants de la verte Erin sont aptes à prendre des décisions inattendues et soudaines. Cependant, aujourd'hui, ils paraissent tous engagés dans la voie qui mène vers la paix et le développement économique, bien que les uns marchent d'un pas pressé, les autres plus lentement, d'autres encore hésitent et tergiversent...

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (17, 13, 11, 9 ou 8 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la Revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

- | | |
|---|-----------|
| I. — Pour l'Allemagne occupée (militaires en service actif) : 8 belgas | |
| II. — Pour le Grand Duché de Luxembourg | 11 belgas |
| III. — Pour le Congo belge | 10 belgas |
| IV. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger, Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes. | 13 belgas |
| V. — Pour tous les autres pays | 17 belgas |

BRILLANTS. PERLES
-- PIERRES FINES --

Tél. 765

A. Bourdon et Wolfers Frères
Joailliers-Orfèvres.

Gand

11, Place Emile Braun

SWAN

**Le Porte-Plume
de l'Élite**

EXPORTATION AFRICAINE

L. VAN GHELDER

72, rue du Croissant 72

Téléph.
478,63

BRUXELLES

Cable :
Geldafrica

Spécialités pour Colonies. — Agent général de Fabriques

ALIMENTATION GÉNÉRALE. — TEXTILE
QUINCAILLERIE. — COUTELLERIE. ETC.

Fournisseur des SOCIÉTÉS COLONIALES et des MISSIONS



**COUVERTS
CHRISTOFLE
ORFÈVRE**

EXIGEZ CETTE MARQUE
ET LE NOM **CHRISTOFLE**

SUCCURSALE DE BRUXELLES
58, RUE DES COLONIES

TÉLÉPHONE 177.87

Mobilier religieux
Mobilier civil
Mobilier scolaire

WALTER VAN ROBAYS

Téléphone :
Bruges 201

SAINTE-CROIX-LEZ-BRUGES

Compte chèques-
postaux 5321

Spécialité de meubles
d'Église en bois,
PIERRE, CUIVRE, MARBRE, etc.



Tailleur - 1^{er} Ordre

CHEMISES

DUPAIX

CHAPEAUX

CRAVATES

CANNES

COLS

TÉLÉPHONE 23116

PARAPLUIES

27, Rue du Fossé-aux Loups, Bruxelles

TOILES pur fil et mixtes en tous genres
TOILES A BRODER

Linge de table, serviettes, cretonnes, madapolams
 Toiles anciennes et nappages étamines en toutes nuances
 Spécialité d'essuie-mains et éponges fantaisies
BATISTES ET LINONS

VALÈRE WOLFCARIUS

Ancienne Firme Ad. Wolfcarlius & Fils

Rue de l'Église, 101, LEDEBERG - GAND
 Téléphone 1508 Maison fondée en 1868

VAREUSES pour Travailleurs Indigènes
 FABRICATION SPÉCIALISÉE

Établissements CHARLES VERWÉE

Téléphone:
 Gand 986

Meirelbeke-Station

Adresse télégraphique:
 Verwée-Meirelbeke

Ce genre de vareuse se fabrique en **TROIS TYPES DIFFÉRENTS :**

a) Vareuses sans manches; b) Vareuses à manches courtes; c) Vareuses à manches.
PULL'OVERS

EN DIFFÉRENTES TEXTURES :

a) Pure laine; b) Laine et coton; c) Pur coton.
 Polos, etc.

EN TOUTES NUANCES

TAPIS D'ORIENT
 ET
D'EUROPE
MOQUETTES UNIES
 ET A DESSINS ET TOUS
 GENRES DE
CARPETTES



JACQUES ALAZRAKI
 &
C. MOLITOR

Rue de Namur, 80, BRUXELLES, Tél. 212,25

Librairie Albert DEWIT

53, rue Royale, BRUXELLES

Viennent de paraître :

Bibliothèque d'Histoire contemporaine de Belgique

Emile Banning

Les Origines et les Phases de la Neutralité Belge

publié par ALFRED DE RIDDER

Directeur général de la Noblesse et des Archives au Ministère
 des Affaires étrangères.

Un beau volume in-8° de 276 pages fr. 20.—

Précédemment paru dans la même collection :

Le Mariage du roi Léopold II, d'après des documents inédits, par ALFRED DE RIDDER. Un volume in-8° de 297 pages. fr. 15.—

CODE DE COMMERCE

en tableaux synoptiques avec notes et documents pratiques
 par P. BÉMONT.

Un beau et fort volume grand in-4° de 360 pages. fr. 60.—

FONDS DES MIEUX DOUÉS

Lois coordonnées des 15 octobre 1921-25 juin 1927

Commentaire par LÉON BAUWENS

Secrétaire de l'Instruction publique. — Directeur général
 de l'enseignement primaire au Ministère des Sciences et des Arts.

Un beau volume in-8° de 77 pages fr. 6.50

ACCUMULATEURS

TUDOR

Soc. Anon. - BRUXELLES - 60, chaussée de Charleroi

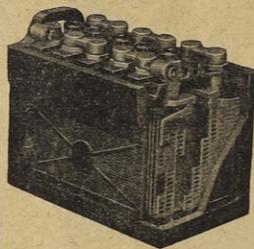
Téléphone 448,90 (5 lignes)

RÉPUTATION MONDIALE

40 années d'expérience

AUTOS

Un modèle pour chaque
 marque de châssis



T. S. F.

Batteries de Ten-
 sion
 et de Chauffage

—
 VENTE - CHARGE
 RÉPARATIONS

Prise et remise à domicile

